

5 cts — NUMERO DE 24 PAGES — 5 cts

# Le Samedi

VOL. IX. No 12  
MONTREAL, 21 AOUT 1897

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

\$2.50 PAR ANNEE.  
LE NUMERO 5 CTS.



Photographie QUÉRY & FRÈRE.

MGR BRUCHÉSI, ARCHEVÊQUE DE MONTRÉAL  
HOMMAGE RESPECTUEUX.

# Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR: LOUIS PERRON

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25  
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Cents

Tarif d'annonce — 10c la ligne, mesure agate.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Editeurs - Propriétaires,  
No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 21 AOUT 1897

## BOUQUET DE PENSÉES

Les petites misères de la vie :

Être au coin d'une rue, les pieds dans la boue depuis deux heures, alors que la procession passe dans une autre rue.

Courir après un train qui n'est pas le nôtre et le rattraper à temps pour y monter.

Marcher sur la queue du chat de notre belle-maman.

x

Chez la femme la maternité joue un rôle très important, car aucune femme mère n'est complètement heureuse sans enfants, et les femmes qui n'ont pas d'enfants donnent la plus forte proportion des femmes malheureuses.

x

Le comble de la deveine c'est, ayant écrit deux lettres, une pour notre tante et l'autre pour notre prétendue, de nous apercevoir, mais seulement après les avoir mises à la poste, qu'il y a eu substitution d'enveloppe.

x

Un certain bonheur, et même un bonheur assez compté, peut être facilement atteint par la femme, tandis que la proportion des femmes complètement malheureuses reste minime.

x

Un homme misérable c'est celui qui, après avoir consciencieusement remonté sa pendule tous les jours, pendant vingt ans, s'aperçoit qu'elle ne doit se remonter que tous les huit jours.

x

L'intelligence et la beauté chez la femme sont des éléments presque indifférents pour le bonheur.—INCONNUE.

x

Le mariage d'amour et la maternité sont les éléments essentiels décisifs, pour atteindre au bonheur.

x

C'est seulement quand une femme pense à se réformer elle-même qu'elle pense également aux fautes des hommes.

x

Par ces temps de grande réforme, il existe un grand nombre de femmes qui sembleraient devoir mieux jouer les pères que les mères.

x

Le mariage contracté dans la fleur de la jeunesse est celui qui a le plus de chances d'être heureux.

x

Une fortune médiocre est un facteur du bonheur, plus même qu'une grande fortune.

x

La femme a beaucoup plus de chances d'être heureuse que l'homme.

x

Si vous désirez être populaire ne pensez pas trop haut.

UN SOLITAIRE.

## PAS TOUJOURS VRAI

Monsieur.—Tiens, Léonie, je lis dans le journal que "plus un homme est laid plus sa femme l'aime." Crois-tu cela, toi?

Madame.—Non. Je ne t'aime pas tant que cela.

## DEVINETTE



—Comment! un énorme rat sur la route et plus rien à présent! Je ne suis pas fou; où a-t-il bien pu se fourrer?

## PAS DE CHANCE

Le docteur.—Je ne puis vous cacher, madame, que votre mari n'a guère que vingt quatre heures à vivre.

Mme Smith.—Vingt-quatre heures! bonté divine. Le pauvre cher homme. Et moi qui viens d'acheter pour quatre ou cinq jours de la potion que vous lui avez prescrite! Cela n'arrive qu'à moi.

## REMORDS

Rouleau (pensif)—Oui, hier, j'ai refusé à une femme qui me présentait une requête très intéressante, une toute petite somme d'argent et la conséquence, c'est que j'ai passé une très mauvaise nuit. Le ton de sa voix alors qu'elle me reprochait mon avarice, a résonné dans mes oreilles toute la nuit et je n'ai pu fermer l'œil.

Bouleau.—Mon pauvre ami, votre bonté de cœur vous entraîne vraiment trop loin. Quelle était donc cette femme?

Rouleau (soupirant).—La mienne.

## IL N'EN AVAIT PAS LE CŒUR

Elle.—Comment, Georges, tu n'as pas encore fumé un seul des cigares que je t'ai donné pour ton anniversaire?

Lui.—Non, ma chère, jamais je n'aurai le cœur de brûler quelque chose qui vient de toi.

## CE BON DOCTEUR

—Ça, madame, c'est un très rare et très curieux cas de neurasthénie... Je vous envoie à Carafaraga... un endroit absolument solitaire où vous serez très bien pour vous rétablir. Je l'ai déjà ordonné à 750 de mes clients qui sont dans le même cas que vous.

## LU DANS UN JOURNAL DU SOIR

"Mr X..., rue..., a trouvé un gant de peau à trois boutons, sur la rue St-Denis, si le propriétaire veut rapporter l'autre à l'adresse suivante, Mr X... lui en sera très reconnaissant." Suit l'adresse.

## LE NÉCESSAIRE

La mère.—Monsieur Sibémol, dites-moi donc, je vous prie, si ma fille a des dispositions pour devenir une grande pianiste?

Le professeur.—Je ne pourrais vous dire cela, madame!

La mère.—Mais n'a-t-elle pas quelqu'une des choses nécessaires pour une bonne musicienne?

Le professeur.—Ah çà, oui, madame. Elle a deux mains.

## SA RÉPONSE

Loupiac.—Ah! ma femme est une femme bien originale.

Marius.—Comment cela?

Loupiac.—Oui, le jour où je l'ai demandée en mariage au lieu de me répondre: C'est bien, monsieur, elle m'a dit: je pense qu'il est bien temps!

## TRÈS FACILE

La maman.—Je ne comprends vraiment pas, Lucile, que tu sois toujours la dernière de ta classe?

Lucile.—Je ne le comprends pas non plus, maman, mais je t'assure que c'est vraiment facile.

## LA MAISON IDÉALE

La propriétaire.—C'est une maison très bon marché, madame, et vous y serez très bien. Et tranquille donc! Il n'y a pas de chambres d'amis!



Emaux et Camées

AU CONTINENT NOIR

GRANDS CHEFS D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES

DXXXVIII

CANICULE

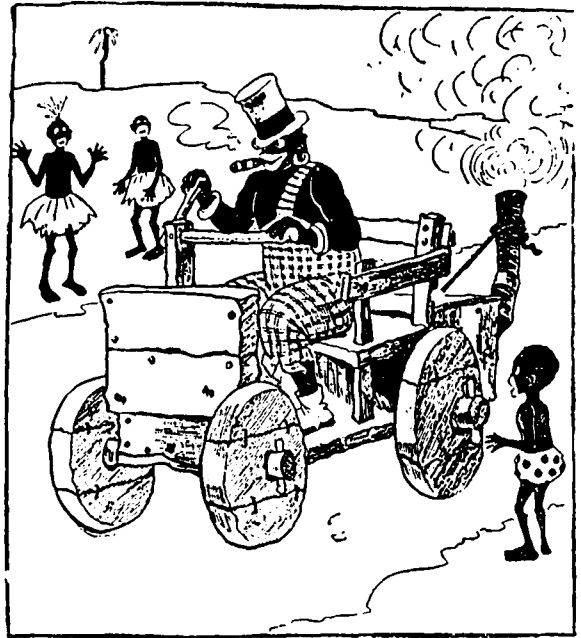
Suivant sa route accoutumée,  
Le soleil d'été triomphant  
Sur le sol qui craque et se fend  
Darde sa morsure enflammée.

Le long des toits, le long des murs,  
Les rayons tombent, secs et durs ;  
Là-haut, dans son char qui poudroie,

Une pâle et chaude fumée  
Couvre Paris en l'étouffant,  
Et la ville, se dégrafant,  
S'étend, languissamment pâmée.

Menant ses coursiers bondissants,  
Comme un cocher de fiacre en joie  
Phébus tape sur les passants.

JACQUES NORMAND.



Une récente dépêche nous apprend que le roi Kalenkomunepatak a ajouté à ses équipages de luxe une automobile. Détail intéressant, cette machine a été fabriquée à Trippovau, la capitale du royaume de l'Intelligent Kulenekomunepatak.

BONHEUR COMPLET

Un de mes amis, ce mauvais farceur de Taupin, m'avait dit : " Tu es propriétaire d'une charmante maison de campagne, ombragée, commode, avec de magnifiques promenades tout autour. Il ne te manque, pour goûter le bonheur complet, qu'à inviter un couple ami. Fais-en l'essai et tu m'en dira des nouvelles."

Moi, confiant, je crus en Taupin et j'invitais, pour une huitaine, les Pomponnet ; deux amis vrais, ceux-là, lui, un ancien labadens à moi, elle une amie d'enfance de ma femme. Des intimes, quoi.

Le premier jour fut absolument exquis ; une lune de miel, enfin. Les Pomponnet furent charmants et neuf fois de suite, oui neuf fois, je leur fit faire le tour du jardin sans que cela parut les ennuyer. Ils s'extasiaient sur mes géraniums et mes fluxias, ils se pâmaient sur mes petits pois Clamart.

Mais à dîner, il y eut un nuage. Cet animal de Pomponnet ne prit il pas les deux ailes du poulet, — nous ne mangions que ça, ma femme et moi, — sous prétexte que son docteur lui a défendu les pilons... enfin.

Mais voilà que le lendemain matin, à propos d'une rôtie au beurre que la cuisinière avait légèrement brûlée, il est vrai, madame Pomponnet s'emballe. Cris, injures, reproches ; bref, je mets à la porte Euphrasie, — c'est la cuisinière, — que nous avions depuis trois ans et qui n'a pas d'égal pour le veau aux carottes et les œufs à la neige.

La journée commençait mal... et si ça s'était arrêté là ! Mais Pomponnet en s'asseyant sur une de mes chaises en bambou, la casse, s'étale et m'accable de reproches en disant que j'ai juré sa mort.

Madame Pomponnet veut absolument monter, malgré ses 220 livres, sur la bicyclette de ma femme et la démolit rien qu'en s'asseyant dessus et, ainsi de suite.

Je commençais à n'en pouvoir plus, d'autant que la cuisinière n'étant pas remplacée, c'était ma femme qui faisait la cuisine et qu'il me fallait, moi, scier le bois, aller chercher de l'eau au puits, enfin toutes sortes de corvées embêtantes.

Mais voilà que, ce matin, Pomponnet descend au jardin, avec mon revolver, et se met en tête d'établir un tir dans la serre. Impossible de l'en empêcher ; il tire, tire, me casse une demi-douzaine de carreaux et autant de vases à fleurs, puis, dernier exploit, envoie un plomb dans... l'envers de la figure du père Georges, le jardinier, lequel s'enfuit en disant qu'il saura bien me retrouver, qu'il faut que je lui fasse une rente viagère, etc.

Et comme je reprochais à Pomponnet sa maladresse, il le prend de très haut, m'appelle mauvais camarade, tyranneau, empêcheur de danser en rond et termine la liste de ses aménités en m'assurant que j'étais un parfait crétin, indigne de l'amitié de gens comme lui et sa femme.

Par exemple ça été la fin et je me suis donné le plaisir, en ma qualité de propriétaire, de flanquer gentiment dehors, des invités aussi encombrants. Et, pendant un petit quart d'heure, nous avons joui, Sophie et moi, d'un bonheur complet, celui sans doute dont parlait cette méchante pièce de Taupin.

PARISIEN.

IL LA CONNAISSAIT BIEN

Suzette. — As-tu entendu ce qu'a dit le petit Emile, lorsqu'on lui a montré les deux jumeaux de sa maman ?

Lyzzie. — Non ! Qu'a-t-il dit ?

Suzette. — Il a dit : Bon ! Voilà encore maman qui a été faire des bargains.

LA RÉCIPROQUE

Le prétendu. — Louise, vas donc dire à ta sœur que je l'attends au salon depuis au moins une demi-heure !

La petite sœur. — En voilà une affaire ! Vous la faites bien attendre, vous, depuis au moins un an.

C'EST BIEN LUI

Lui. — Vraiment, je suis à moitié mort, aujourd'hui.

Elle. — Ça, c'est bien toi ! Jamais tu ne fais les choses qu'à moitié.

INVITATION ACCEPTÉE



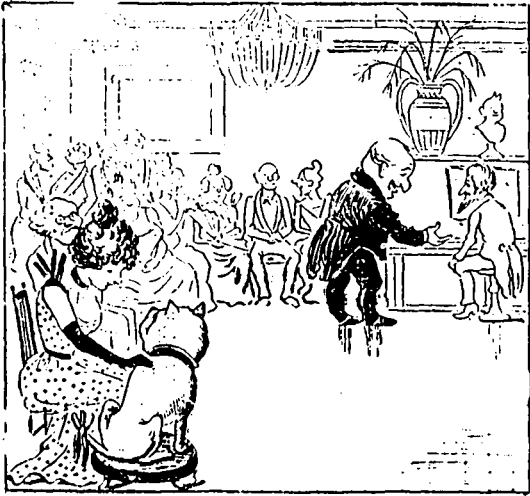
I  
La domestique. — Charles !... Charles !... viens donc manger un bon petit pâté chaud sortant du four !...

II  
— Charles !... voyons, viens-tu ?

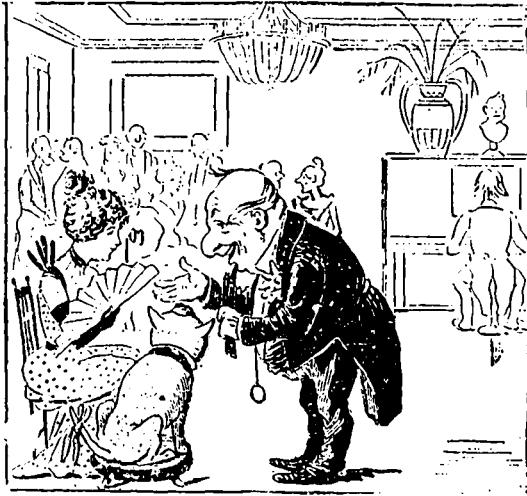
III  
— Mais, où es-tu donc, Charles ?

IV  
Viens, ils seront froids bien sur... (à ce moment l'infortunée constate que son plateau est vide) Ciel !...

## LA JALOUSIE DE MÉDOR



I



II

## AH SI

SONNET

Qui se peut donc vanter au seuil de la vieillesse,  
 Quel qu'ai été pourtant la longueur du chemin :  
 D'avoir tout exploré, la joie et la tristesse  
 Surtout, la profondeur du pauvre cœur humain ?

Est-ce donc que jamais, ce qui sera demain,  
 Peut ressembler à notre hier plein d'allégresse ?  
 Le malheur ressenti, le bonheur qu'on délaisse,  
 Ni l'instant fugitif que nul n'a dans la main ?

On redoute et l'on veut, on aime et l'on raisonne ;  
 Et le temps, de sa faux inflexible, moissonne,  
 Nos aspirations, nos terreurs et nos vœux !

Et que vienne à tinter enfin l'heure dernière,  
 Qui s'envole avec le dernier de nos ch. vœux.  
 Trop tard, on s'écrie " ah, si c'était à refaire ! "

1897.

J. MARET-LERICHE

## LA VENGEANCE DU KLEPHE

Les Grecs, soulevés depuis sept ans contre les Turcs, allaient secourir un joug honteux. En vain le vice-roi d'Égypte avait envoyé au secours du sultan son fils Ibrahim-pacha ; en vain avait-on massacré par milliers les héros de l'indépendance. Déjà l'Europe s'était émue, et le maréchal Maison débarquait en Morée avec les troupes françaises.

Guerre sauvage et sublime ! Épopée qui n'eut pas d'Homère ! Des paysans armés de faux renouvelèrent les exploits de Marathon et de Salamine ; des voleurs et des assassins méritèrent par leurs services la reconnaissance de la patrie. On vit alors les Klephtes, ces fameux brigands qui jadis, dans les défilés thessaliens, rançonnaient sans pitié tous les voyageurs, s'enrôler dans la milice régulière, servir d'éclaireurs aux Français ou combattre isolés, surprenant des sentinelles, préparant des embuscades.

Un de ces intrépides, Marco Phalaris, avait ainsi attendu tout un jour. L'espingle au poing, blotti dans un buisson de houx, à quelques pas de la mauvaise route qui, traversant un défilé rocheux, conduisait d'Olympié à Tripolitza.

L'endroit était désert et sinistre. La route longeait le bord escarpé d'un torrent presque à sec. Des montagnes nues, réverbérant des deux côtés les rayons du soleil couchant, changeaient la vallée en fournaise. Ça et là, quelques pâles oliviers au feuillage immobile égayaient à peine la monotonie des pentes.

Le pacha espérait écraser les Français dans la gorge, mais le maréchal Maison, pour marcher sur Tripolitza, voulait tourner l'ennemi, et se tenait retranché près d'Olympié au fond de la plaine.

Depuis le matin, Marco n'avait encore rien vu. Tout à coup, il se redressa légèrement, tout en se cachant mieux encore et son regard d'oiseau de proie se fixa sur un petit nuage blanc qui poudroyait au plus lointain tournant de la route. Le galop d'un cheval, imperceptiblement reproduit par l'écho, se rapprochait avec le nuage. Bientôt, au burnous blanc doublé de rouge, au turban, à la superbe allure de sa cavale arabe, il reconnut un tirailleur égyptien.

L'ennemi, se supposant aucun piège et sachant les Français plus loin, venait sans doute reconnaître leur position.

Quelques minutes après, il passait devant le bouquet de houx.

Le Klephte n'avait jamais manqué son homme : il ajuste son espingle, vise au cœur, fait feu. La bête, après un brusque écart, s'emporte : l'Égyptien pourtant reste en selle. La balle s'est amortie sur une courroie, puis s'est logée entre deux côtes. Il perd son sang à flots, mais il peut encore se défendre...

Écumant de rage, il saisit d'une main son cimenterre, de l'autre, tire violemment sur le mors, maîtrise l'animal fou, veut le ramener en arrière pour charger sur son agresseur...

Mais un second coup, parti d'un autre buisson, l'atteint cette fois en pleine poitrine ; il roule à terre, inanimé.

Le nouveau vainqueur se montre alors. Il porte le costume des bergers arcadiens, la foustanelle de laine grossière et le talagani en peau d'agneau. C'est un de ces rudes montagnards qui, partout menaçants et partout invisibles, donnaient tant de mal aux Turcs depuis l'insurrection.

À peine le tirailleur a-t-il mordu la poussière, que l'Arcadien s'élançait sur l'animal, et, tout fier de sa prise, se prépare à regagner son village, sans regarder qui a tiré le premier coup.

Mais Marco Phalaris l'a rejoint, et, saisissant la bride :

— Halte-là, camarade ! cria-t-il, ce cheval m'appartient.

— À toi ? répondit l'autre. Tu plaisantes ?

— Non pas, mon brave. N'ai-je pas le premier blessé l'homme ?

— Peut-être ; mais sans moi il ne serait pas mort.

— Qu'en sais-tu ? je l'achevais avec ce joujou-là.

En même temps, Marco, jetant son espingle à terre, brandissait un poignard, sans toutefois lâcher la bride qu'il tenait de la main gauche.

À son tour, l'Arcadien lui montra un pistolet chargé :

— Mauvaise tête ! dit-il en riant. De quoi te plains-tu ? Je te laisse l'homme et je prends la bête.

— Prends garde, paysan ! rugit Marco. Je n'ai encore tué personne aujourd'hui.

— Que m'importe !

Allons, assez de paroles ! L'ennemi peut venir en force. Lâche la bride !

— Donne-moi le cheval, bandit, où je te...

— Tu m'appelles bandit, toi le Klephte ! Une dernière fois, si tu ne lâches pas la bride, je tire.

Marco vit bien que la partie était perdue. Avant qu'il eût levé le bras pour frapper, l'Arcadien presserait la détente. Il fallait céder.

— Soit ! grommela-t-il entre ses dents. Mais patience ! nous nous reverrons.

Son rival était déjà loin. Marco, toujours pratique malgré sa colère, passa en travers dans sa ceinture le cimenterre de l'Égyptien, fouilla les poches, n'y trouva qu'une piécée de tabac jaune ; sa fureur s'en accrut, et ramassant son espingle, il la chargea soigneusement, y versa une double mesure de poudre, puis d'un pas rapide il suivit le cavalier qui, déjà parvenu au sommet du col, disparaissait sur l'autre pente.

Il alla droit au camp français. Il y arriva vers huit heures. Comme il savait le mot d'ordre, les sentinelles le laissèrent passer. Il s'approcha d'un groupe de volontaires arcadiens qui causaient, accroupis autour d'une marmite fumante.

— Camarades, leur demanda-t-il, n'auriez-vous pas vu un homme de ce pays-ci, monté sur un cheval arabe ?

— Constantin Pharbos, répondit le plus âgé. En effet, il est venu au camp à cheval, mais il en est sorti à pied.

— Ha ha ! le lui aurait-on pris ?

— Non, mais un olivier lui en a donné douze pistoles.

— Oh ! et savez-vous où il demeure ?

— À une heure d'ici. Une cabane isolée, là-bas, derrière cette colline. Le sentier monte vers ces deux chênes, voyez-vous ? puis redescend quelques minutes.

— Merci, camarades ! cria Marco, qui tournait déjà les talons. Mais son interlocuteur le rappela :

— À propos, savez-vous, que l'on part cette nuit ?

— Comment ! On bat en retraite ?

— Plutôt mourir ! Nous ne fuyons pas, mais le maréchal veut surprendre les Égyptiens. Demain matin, nous tombons sur Tripolitza. Si nous pouvons la prendre d'assaut, la Grèce est libre ! Serez-vous des nôtres ?

— Peut-être. Il faut d'abord que je dise deux mots à Constantin.

Et, sans attendre la réponse, il gagne la colline. La nuit est déjà presque noire, mais les deux chênes tranchent encore sur le bleu du ciel, où

## LA JALOUSIE DE MÉDOR — (Suite)



III

les étoiles fourmillent. Il atteint le sentier. Alors il redescend la côte en étouffant dans l'herbe le bruit de ses pas. La mesure apparaît ; des murs de terre battue, un toit de joncs, une fenêtre éclairée, ouverte à la fraîcheur. Aucune autre lumière à l'horizon ; car le haut de la colline empêche de voir le camp.

Rien que l'ombre, qui va s'épaississant vers le fond d'une étroite vallée.

— Admirable endroit pour régler ses comptes ! murmura le Klephte. Ah ! Constantin, tu ne les emportera pas en paradis, tes douze pistoles !

Il arme son fusil, s'approche de la fenêtre, se penche avec précaution et regarde.

Les pistoles, étalées sur une table sans nappe, où se voyaient encore les traces d'un maigre repas, des figues, une cruche d'eau et des miettes de pain bis, luisaient étrangement près d'une lampe de terre cuite. Constantin Pharbos, assis sur un escabeau, semblait dévorer des yeux tout ce bel or, tantôt prenait les pièces une à une dans sa main, et les faisait sonner, tantôt frouçait le sourcil et paraissait réfléchir. On voyait qu'il n'avait jamais possédé une telle somme.

Cette scène muette fit tourbillonner le sang dans les veines du Klephte. Constantin se présentait de profil. Il n'avait qu'à viser. Personne ne viendrait au secours. Et, d'ailleurs, comment le trouverait-on dans cette solitude noire ! A l'aube, il serait déjà hors de portée.

Sa résolution est prise. Il appuie tout doucement le canon de l'espingle sur le rebord de la fenêtre, pose le doigt sur la détente...

A ce moment, une porte s'ouvre ; une femme pauvrement vêtue, mais jeune et gracieuse, un sourire triste aux lèvres, entre dans la salle et présente à Pharbos un tout jeune enfant blond dont les yeux noirs clignotent à la lumière et qui sourit sans rien voir, comme s'il continuait un beau rêve.

Marco recule instinctivement. Il ne s'attendait pas à voir toute une famille. Il hésite, il attend.

— Puisque tu veux partir pour ce maudit siège,

dit la jeune femme, j'ai pensé qu'on devait réveiller le petit. On ne sait jamais ce qui peut arriver. Il vaut mieux que tu l'embrasse ce soir.

— Tu as bien fait, Théodora, répondit Constantin... Quand des étrangers versent leur sang pour nous, les Grecs peuvent-ils rester chez eux ?

Puis, prenant le nouveau-né dans ses larges mains brunes, il l'éleva si près de sa figure, que l'enfant enfouit ses doigts dans sa barbe ; et cet homme au regard dur, oubliant un moment l'avenir, éclata d'un gros rire, pendant qu'une

temps de les rejoindre. Entends-tu les tambours qui battent la générale ?

Théodora, tremblante, lui retire l'enfant des mains, lui apporte ses armes, l'aide à se harnacher, puis, comme il franchit le seuil, après le baiser d'adieu, elle effectue un calme héroïque et lui crie dans l'espace :

— Va donc, puisqu'il le faut ! Et reviens vainqueur !

A l'appel du clairon, un mouvement s'est produit dans l'âme du Klephte. L'amour sol natal, — le plus simple des devoirs, — l'éclaira sur son crime.

— A quoi pensai-je donc ? Misérable ! Non content de faire de deux innocents une veuve et un orphelin, tu allais enlever un défenseur à la patrie, lorsqu'elle manque de bras pour conquérir sa liberté ? Quand il y a des Turcs à détruire, tu te mets à l'affût pour assassiner un de tes frères ? Cet homme n'est pas méchant, au fond, et ces douze pistoles lui sont plus nécessaires qu'à toi. Au camp, lâche ! La Grèce t'appelle à son secours. Choisis entre le brigand et celui de bon soldat !

Alors il laisse sortir l'Arcadien, attend que la porte soit refermée, puis s'élança sur ses traces dans le sentier noir.

— Qui va là ? demanda Constantin.

— Marco Phalaris, ton ami, ton compagnon d'armes, si tu le permets.

— Hé ! vraiment dans cette ombre...

— Sans doute, tu ne peux me reconnaître. Eh bien, je suis le bandit, je suis ce Klephte que tu as failli tuer ce matin et qui a failli te tuer ce soir... Oui, Constantin, si tu n'avais pas eu de famille, si je t'avais trouvé seul, si je n'avais pas songé à la patrie, tu n'irais pas en ce moment rejoindre les drapeaux du maréchal Maison.

— Et vous vous prétendez mon ami ?

— Ecoute, Constantin. Nous nous querellions pour une bêtise. Nous étions fous. Un ami est précieux à la guerre. Après ce que j'ai vu ce soir, je t'estime, et toi tu m'estimeras sans doute à l'œuvre.

Les feux de bivouac semaient la plaine d'étoiles. Des ombres passaient devant les tentes. On entendait des ordres, des pas, des cliquetis d'armes.

— Me pardones-tu ? reprit le Klephte, saisissant la main de l'Arcadien.

— De tout mon cœur, répondit Pharbos... D'autant plus, ajouta-t-il avec un peu de honte, que je suis bien aussi coupable.

— Baste ! n'en parlons plus. Nous serons quittes après la guerre.

Ils combattirent, en effet, côte à côte, et se tinrent parole. Sous les murs de Tripolitza, surtout pendant l'assaut de la citadelle, il se sauvèrent tant de fois la vie qu'ils ne surent lequel la devait à l'autre. Ils contribuèrent de toutes leurs forces à la délivrance du pays, revinrent chargés de butin, et le Klephte épousa la sœur de son ennemi d'un jour.

LOUIS DAMENEZ.

#### TRÈS DANGEREUX

*Bistrot.* — Je voudrais bien savoir si c'est aussi dangereux qu'on le prétend de se teindre les cheveux.

*Bidou.* — Dangereux ! Mais oui, j'avais un oncle qui l'a essayé et en moins de trois mois il a épousé une veuve qui avait six enfants.

#### LA RAISON VRAIE

*Mme Jeunemariée.* — Toutes les vieilles filles aiment les chats. Je serais contente d'en savoir la raison.

*Mlle Vieillesœur.* — C'est que, n'ayant pas de mari, elles choisissent naturellement, pour compagnon, l'animal le plus perfide après l'homme.

#### SÉRIEUSE CONSIDÉRATION

*Premier docteur.* — Est-ce un cas, mon cher confrère, qui demande considération ?

*Second docteur.* — Oh, oui. Le client après duquel nous sommes appelés est extrêmement riche.

La calvitie n'est pas une affection nouvelle ; mais la restauration des cheveux est un art moderne. Le Rénovateur des cheveux, de Hall, le meilleur produit de la science, les restaurera.

#### LA JALOUSIE DE MÉDOR — (Suite)



IV

larme furtive allait se perdre en sa rude moustache.

— Je ne puis cependant me venger sur les trois ! pensait le Klephte. Tuer l'homme, c'est bien. Mais la femme, mais le petit ne m'ont rien fait, eux !

Et sa colère commençait à tomber.

— Surtout, reprit l'Arcadien, ne te décourage pas, ma chère femme, si le siège dure plusieurs mois. Ne crains pas, si le besoin se présente, de demander du secours à mes frères.

— Tu oublies donc que nous sommes riches, Constantin ? Avec ces douze pistoles, je vivrai bien jusqu'à ton retour.

— Oui ; mais si je ne reviens pas ?...

— C'est vrai, pensa Marco ; les Turcs se chargeront peut-être de ma vengeance.

Théodora pleurait à son tour. Il se fit un silence. Marco continuait son monologue intérieur.

— Je ne puis pourtant pas voler leur pain à cette femme, à ce petit malheureux, qui demain n'auront plus ni mari ni père !... D'autre part, si je leur laisse l'argent, à quoi bon ce meurtre ?

Il restait plus irrésolu que jamais, et, tout songeur, avait abaissé son arme, quand une sonnerie de clairon, rapide, allègre, retentit dans le lointain.

Pharbos se dressa, comme secoué par un ressort.

— Femme ! Vite, mon ceinturon, mon fusil, ma poire à poudre ! C'est la diane des Français. Ils vont partir, je n'ai que le



V



VI

#### LA JALOUSIE DE MÉDOR — (Fin)

LEGENDE SANS PAROLES.

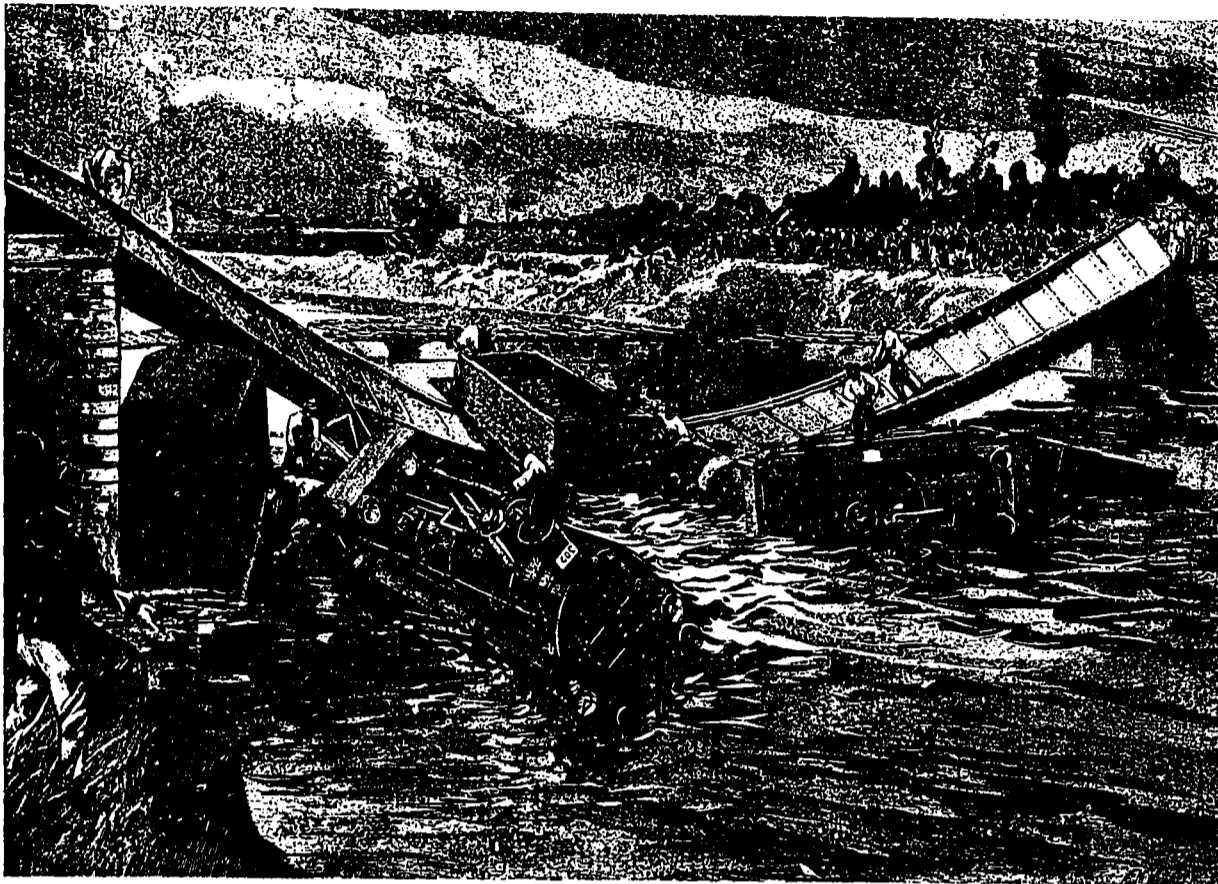
**PRENEZ L'EXTRAIT ORCHITIQUE CONCENTRÉ DU DR FRED. J. DEMERS,**

contre la Fatigue ou Epuisement Cérébral, Idées Fixes, Scrupules, Maladies Nerveuses, Débilité Générale.

(Voir l'annonce)



## CHRONIQUE UNIVERSELLE ILLUSTRÉE



L'ACCIDENT DU PONT SUR L'ADOUR.



Le 17 juillet, le génie militaire français jetait, sur l'Adour, à Tarbes, un pont métallique provisoire destiné à remplacer celui servant au passage des trains du chemin de fer du Midi, emporté lors des dernières inondations.

Ce pont, du système Marcille, en tronçons d'acier doux de 5 à 10 mètres de longueur, assemblés sur place à l'aide de semelles boulonnées, est lancé à l'aide de deux éléments supplémentaires ajoutés à chaque extrémité, l'un destiné à servir de contrepoids, l'autre formant bec.

On lance le pont d'un seul jet en le faisant rouler sur de solides galets; le contrepoids l'empêche de basculer pendant l'instant de suspension dans le vide et ce, jusqu'à ce que le bec lui ait assuré un second point d'appui, en atteignant la rive opposée. Les éléments supplémentaires sont alors détachés et le pont descendu sur ses culées définitives à l'aide de verins.

C'était le 7 juillet que la compagnie du chemin de fer du Midi demandait au ministre de la guerre les autorisations nécessaires. Le soir du même jour, à 8 heures, une compagnie de sapeurs de chemin de fer du 5e régiment du génie, en garnison à Versailles, se mettait en route emportant le matériel nécessaire. Elle était sous les ordres du capitaine Dehaey, des lieutenants Lagarde et de Lastours.

Le vendredi 9, à 7 heures du soir, le travail commençait et le lancement de la travée de 45 mètres avait lieu le 16. Le 17 il ne restait plus qu'à faire les épreuves réglementaires car, de son côté, la compagnie du chemin de fer du Midi avait fait procéder à la refecton des culées en maçonnerie sur lesquelles devait reposer le pont métallique.



L'ANNEAU ÉPISCOPAL.

C'était donc en 7 jours, au lieu de trois semaines, que ce superbe travail avait été effectué.

Hélas, lors de la deuxième épreuve, — Deux machines, deux tenders et des wagons chargés à sept fois le poids total du pont; — un effet de torsion se produisait, précipitant dans l'Adour et le tablier métallique, et les machines, et vingt-quatre personnes. Par un hasard extraordinaire, on n'eut aucun cas de mort à regret-

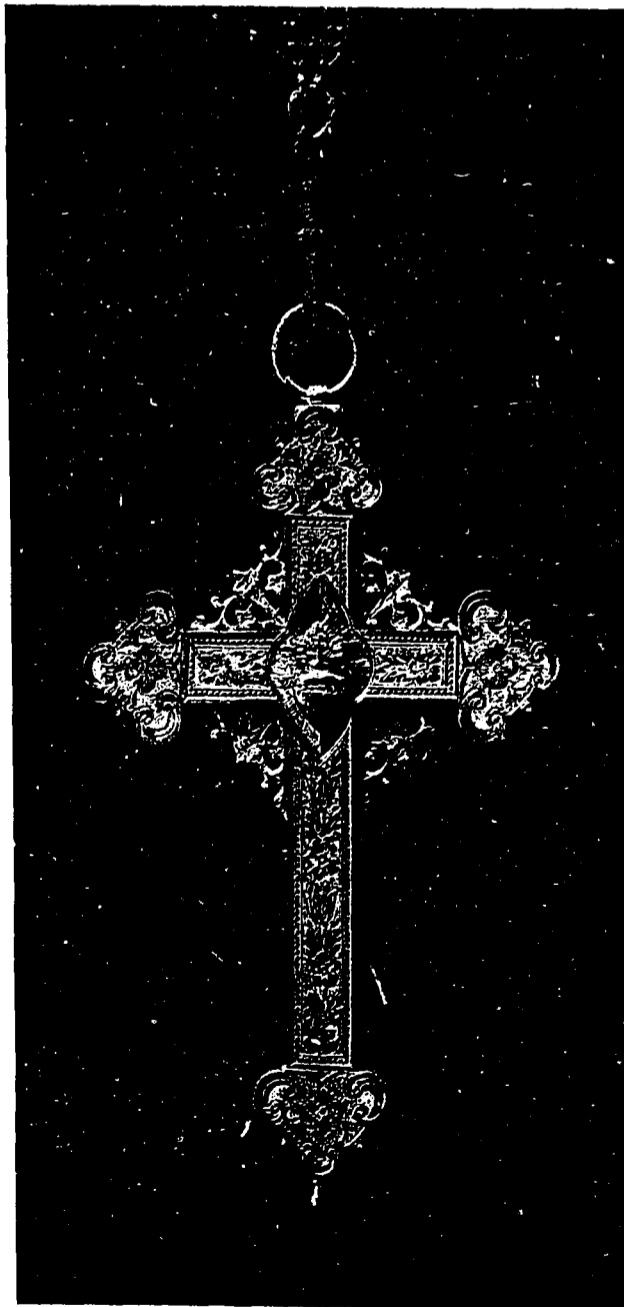
ter, et les plus grièvement atteints sont actuellement hors de danger. Une enquête a établi que l'accident, qui aurait pu être terrible, avait eu lieu par suite du tassement des maçonneries sur un sol récemment affouillé par les eaux, d'où, responsabilité de la compagnie.

Sous l'influence du poids énorme qu'il supportait, le tablier métallique, dont la flèche s'abaissait et qui, en même temps, se trouvait hors d'aplomb par suite du fléchissement des culées de maçonnerie, subit un effet de torsion qui le fit se briser par le milieu.

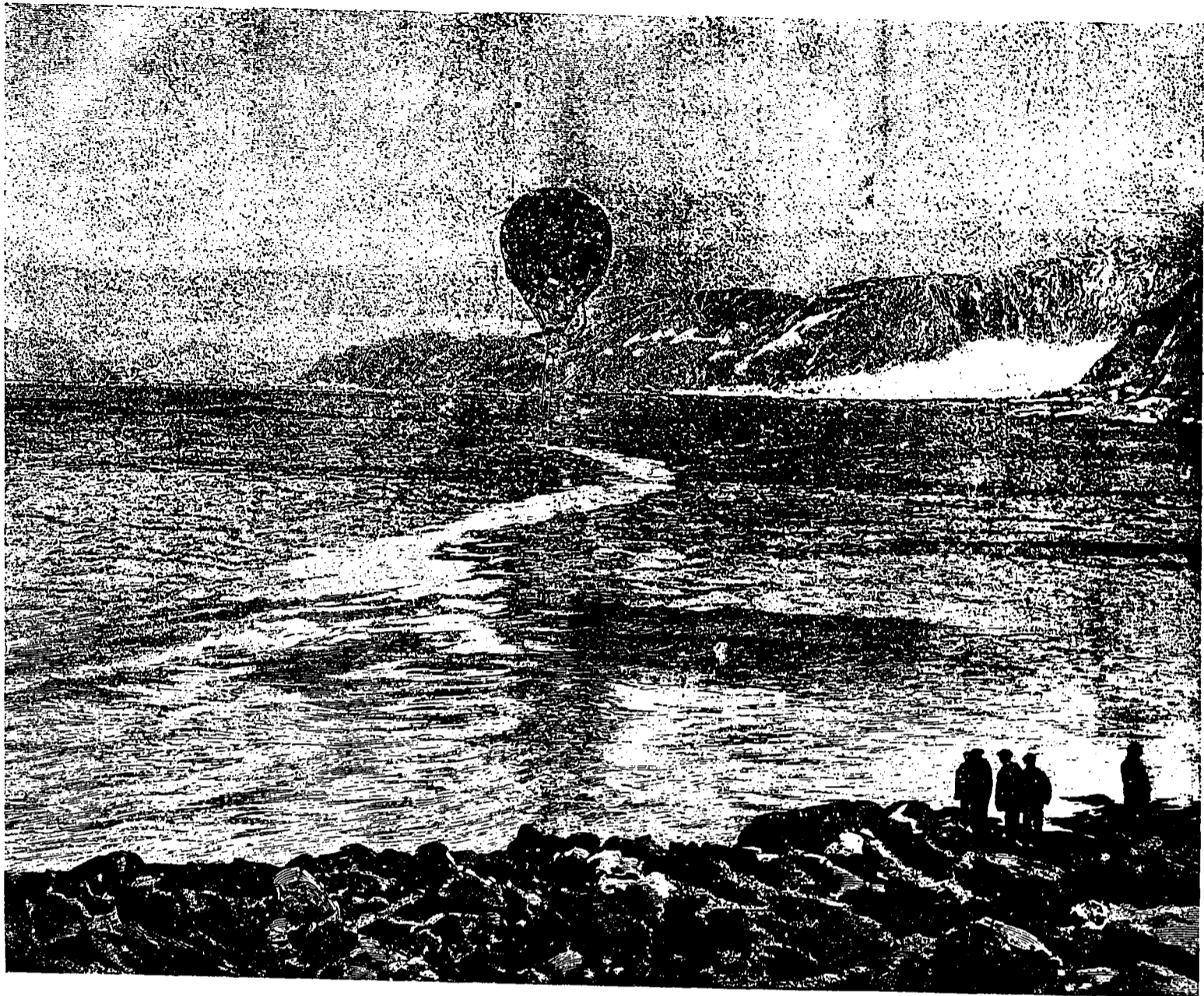
\*\*

De grandioses cérémonies ont accompagné le sacre de Sa Grandeur Mgr Paul Bruchési, archevêque de Montréal, et tous les organes canadiens ont rappelé au public la biographie du nouveau titulaire du siège épiscopal de Montréal.

Nous ne reviendrons pas sur ces descriptions, mais le SAMEDI croirait manquer à tous ses devoirs en ne donnant pas à ses lec-



LA CROIX PECTORALE.



EXPÉDITION ANDRÉE AU POLE NORD. — LE DÉPART DE L' "AIGLE".

teurs l'image de celui qui est appelé à succéder au regretté archevêque Fabre.

C'est d'après une superbe photographie de MM. Quéry frères, les photographes de la côte St Lambert, qu'a été exécuté le portrait ornant la première page de notre journal, portrait représentant Mgr Bruchési en costume épiscopal et le mieux réussi, bien certainement, de tous ceux parus jusqu'à ce jour.

Nous reproduisons également les bijoux offerts au nouveau titulaire lors de sa consécration, l'anneau épiscopal et la croix pastorale, — un fin chef d'œuvre de ciselure, — don des Messieurs de Saint-Sulpice.

\*\*\*

L'audacieuse expédition, à la découverte du Pôle Nord tentée par le professeur Andrée, messieurs Strinberg et Fraenkel, n'est pas encore sortie de la mémoire de nos lecteurs. Cette tentative a-t-elle été couronnée de succès ? Les aéronautes ont-ils pu, leur voyage accompli, atterrir sur quelque glacier de l'Alaska ou de la Sibérie ? Autant de questions qu'il faut remettre au temps le soin de résoudre car il nous serait trop pénible de supposer, ne fut-ce qu'un seul instant, que tant de courage, mis au service de la science, l'aurait été en pure perte et que les trois voyageurs eussent péri sans avoir pu transmettre au monde le secret du Pôle.

Combien a été grandiose le départ de ces nouveaux Argonautes, c'est ce qu'il est facile d'imaginer en recomposant par l'imagination le décor féérique de la mer polaire avec, au lointain, les glaces éternelles limitant l'horizon. Puis, suspendus à une frêle enveloppe de soie, les hardis découvreurs partant vers l'inconnu, tranchant d'un coup le lien qui les rattache à la terre, à la vie civilisée, aux amis et aux compagnons, pour la solution de la question tant controversée, si souvent effleurée, jamais résolue et pour laquelle tant d'existences d'hommes jeunes, savants, courageux, ont été sacrifiées comme une offrande à l'insatiable Minotaure !

C'est grâce aux superbes photographies de monsieur Machuron, l'ingénieur-aéronaute chargé de préparer le départ de Mr Andrée, que nous pouvons faire assister nos lecteurs au départ du "Ornen" — l'Aigle, — auquel une mauvaise interprétation de la dépêche télégraphique nous a fait donner le nom de l'"Adler". C'est au moment où entraîné par le vent du nord, enfin arrivé, l'aérostat chargé des guide-rope qu'il soulève péniblement, s'équilibre à environ 300 pieds d'altitude.

Les cordages traînent sur la mer aux teintes d'acier, y déterminant un léger sillage ; sur le rivage, l'expédition accompagnée de ses hurrahs les

audacieux emportés dans l'espace et, haletant, suivent des yeux la légère nacelle qui, bientôt, ne sera plus, ainsi que le ballon, qu'un point se fondant peu à peu dans la brume arctique.

LOUIS PERRON.

#### NE BOUGEZ PLUS

Un infortuné bicycliste vient de "ramasser une pello" formidable et gît sur le ventre à moitié assommé. Un loustic qui passait le console en ces termes : "Ne bougez plus... c'est ce qu'il y a de plus prudent à faire... s'il arrivait un cyclone."

#### SUFFISANT

*Madame Jeunemariés.* — Avoue le, Charles, lorsque tu sera absorbé dans tes affaires, tout à l'heure, tu oublieras complètement ta petite femme.

*Monsieur.* — Moi, t'oublier ! O ne penses pas cela, mon ange. Le steak que tu as fait cuire, ce matin, de tes charmantes mains blanches, suffira pour te rappeler à ma mémoire à chaque minute de la journée.

#### ENTRE DEUX MAUX

*Monsieur.* — Com. le bébé pleure, c'est terrible de l'entendre ainsi !

*Madame.* — Attends un peu, je vais chanter pour l'endormir.

*Monsieur (vivement).* — Non ! non ! laisse-le pleurer plutôt.

J'ai toujours détesté la satire. Selon moi, elle fait plus de tort à son auteur qu'à ceux contre qui elle est dirigée. Ce genre d'ouvrage ne convient qu'aux méchants... Piquez, mais ne blessez pas ; car celui qui outrage ne doit attendre ni faveur dans le présent ni renommée dans l'avenir. — CALDERON.

#### TERRIBLE

*Le maître d'école.* — Voyons, Henri, pourquoi n'êtes vous pas venu à l'école, hier ?

*Le petit Henri (pleurant).* — Hi... Hi... Monsieur, c'est la faute à Louis, qui m'a hypnotisé et m'a émuonné avec lui à la pêche.

Ce qu'on appelle la Cour est une compagnie de mendiants bien élevés et bien vêtus. — *Almanach littéraire de 1779.*

## ILLUSION D'OPTIQUE



I  
*Le policeman (monologuant)* — En voilà encore un de ces richards qui rendraient fou le pauvre monde, rien qu'en les regardant faire. A chaque fois que je passe, cet animal-là prend un coup. En voilà bien dix qu'il avale comme ça.



II  
*Le malade.* — Un verre de cette drogue tous les quarts d'heure ! Ah ! docteur, comme il faut que j'ai confiance en vous pour absorber une saleté pareille... porah...

## LES YEUX

A MADAME VÉRONIQUE.  
*Respectueux hommage.*

Les yeux rieurs et pétillants  
Comme des braises attisées  
Et, dans la nuit, plus scintillants  
Qu'étoiles d'or blond irisées...  
Yeux calmes et doux d'amoureux  
Comme leur cœur toujours en fête  
Et qui se perdent dans les cieux  
De fous bonheurs toujours en quête.

Les yeux langoureux et rêveurs  
Ainsi que de pâles lumières,  
Sans clartés, sans que des lueurs  
Filtrent aux franges des paupières...  
Yeux de cœur trop vite déçu  
Ou de filles qui vont éclore  
Et qui redoutent l'inconnu  
Qu'apporte la nouvelle aurore.

Les yeux séchés et caverneux  
Avec un brouillard sur leur glace  
Qui regardent droit devant eux  
D'un regard sans relief, qui glace...  
Yeux de morts éteints à jamais,  
Yeux de vieillards et de fillettes,  
Flétris ainsi que les bouquets  
Verts dont vous fîtes les cucillettes !...

Les yeux tristes, perlés de pleurs  
Ainsi qu'une aube de rosées,  
Et, comme les âmes des fleurs  
De larmes du ciel arrosées...  
Yeux d'amants qu'on a délaissés  
Pour d'autres nids, d'autres caresses  
Et qui pleurent les jours passés :  
Baisers d'amour, folles ivresses.

Les yeux muets, extasiés  
Comme en des ardentés prières,  
Les yeux de rêve irradiés  
Grands et brillants de lumières...  
Yeux de poètes inspirés  
Et de vierges par Dieu conquises,  
De prêtres aux autels sacrés,  
De crucifix dans les Églises.

JEAN SAUVIGNY.

## LA TERRE

Sontant certain soir tout le poids des souvenirs accumulés en lui, il fléchit la tête et regarda à terre.

Il vit pointer les pousses naissantes des fongères, et, s'étant rapproché, il examina curieusement les petites crosses si pittoresquement enroulées qui terminent la tige de la plante. Il reconnut là toute l'ornementation gothique des maîtres tailleurs de pierre d'autrefois et ces humbles petites feuilles veloutées, douces à l'œil, si délicatement frisottées, lui révélèrent l'origine du chapiteau des somptueuses cathédrales. La plante des bois solitaires contenait un chef-d'œuvre humain dans son germe : de cette petite volute comme d'un ressort tendu partit cette prière jetée à travers l'infini, la clef de voûte ogivale. Et il se reprit à aimer la terre.

Tout enfant, dans l'intimité des prés, il cueillait maintes fleurettes. A l'âge d'innocence où la possession du bouton d'or est la seule ambition vénale, où il ne connaissait la couleur de la goutte de sang que par la coccinelle, il vivait, mêlé aux herbes qui lui paraissaient alors très hautes. Une ombelle l'abritait entièrement et là, parmi les fourmis diligentes, emprisonnant dans sa menotte la courtillière bronzée, s'émerveillant autant du saut des criquets que du chant des cigales, il était absolument mêlé à la nature.

Plus tard, l'homme l'accapara par les exigences sociales, ce furent les camarades de jeux, les amis de collège ; et les anciens compagnons des prés et des bois furent délaissés dans leurs décors enchanteurs. Quelques années

après, la jeune fille vint, cousine, amante ou épouse, et ce n'est que de temps en temps, pour la mettre à contribution, qu'il y revint, à la prairie scintillante, toute illuminée de couleurs.

Il y réapparait pour y choisir dans le vaste écrin de quoi parer la belle. — La prairie n'est-elle pas le Palais Royal des humbles ? — Mais les scarabées ne l'intéressaient plus guère. Tout à la passion, énorogeuilli par ses conquêtes, il ne les considérait plus que de très haut, comme des infiniment petits, et certes il les répudiait comme des inférieurs qui n'avaient pas su faire leur chemin dans le monde.

Aujourd'hui, le cœur fatigué d'amours successives, revenu de toutes choses, ayant jaugé les hommes et toisé la société, il se sentait rasséréner par la campagne, et les émanations des champs passaient en lui, rafraîchissant son cerveau et fortifiant sa poitrine. Il recueillait en même temps le parfum lointain des illusions fleuries, dans l'herbier du souvenir. La nature, bonne mère, l'avait laissé courir le monde, mais elle savait bien qu'il lui reviendrait : tous ses fils lui échappaient ainsi au midi de la vie, et elle se faisait maintenant pour le recevoir, très câline encore. Et il sentait ce bien-être, mais avec un petit frisson involontaire qui s'infiltrait en son âme, signifiant que c'était l'acheminement normal à la fin suprême. La terre le faisait repasser par toutes les sensations de jeunesse avant l'apothéose définitive. Après la première fleur de l'enfance, la dernière grappe de l'âge mur s'offrirait à lui, bientôt, peut-être, et ce serait quelque soir, en étendant ses nuages drapés comme un catafalque immense, illuminé des mille rayons de l'astre posé sur l'horizon comme un ostensor aveuglant. La nature très lentement le recouvrirait triste-

ment de vapeurs comme d'une gaze douce à l'heure funèbre. Alors elle le recevrait dans son sein et les petits insectes méprisés des prairies seraient vengés.

HENRY DETOUCHE.

## OU L'A-T-IL PERDU ?

*Monsieur Lalinote (qui pense à un de ses amis).* — On a bien raison de dire qu'un fou et son argent ne restent pas longtemps ensemble.

*Mlle Tranchant.* — Ou l'avez-vous perdu ?

## LA POLITESSE EN CHAR



*Le monsieur poli.* — S'il vous plaisait, madame, de bien vouloir prendre mon siège ?



FEUILLETON DU "SAMEDI"

COMMENCÉ DANS LE NUMÉRO DU 17 JUILLET 1897

# Les Enfants Martyrs

## DEUX INNOCENTS

DEUXIÈME PARTIE

Par les Grandes Routes

V

(Suite)

Elle traversait à ce moment-là l'époque la plus douce de son existence chez Placide.

Julien couchant avec son père, elle ne redoutait rien de lui.

A la fabrique, Mabillo, depuis le départ de Charlot, semblait bien changé. Il l'avait augmentée, sans qu'elle sût pourquoi. Elle gagnait auparavant dix francs par mois pour ses journées de douze heures. Il l'avait portée à quinze francs.

En outre, il trouvait le moyen, presque tous les jours, de lui épargner deux ou trois heures du travail de la fabrique en l'employant à faire des courses à Saint-Remy ou dans les bourgades voisines.

Sa rude figure s'adoucisait pour elle, maintenant.

Parfois, il lui souriait, quand il la rencontrait, et Bertine remarquait qu'elle le rencontrait à présent beaucoup plus souvent qu'autrefois. Sans doute, il en cherchait l'occasion et, quand elle avait affaire dans quelque coin de la fabrique où elle se trouvait un instant seule, elle était sûre de le voir arriver aussitôt.

Il rôdait autour d'elle, gêné, essayant de rencontrer ses mains et, pour cela, l'aidant dans son travail.

Alors il pressait les doigts de la fillette longtemps, dans ses rudes doigts, et il avait un regard trouble singulier qui effrayait Bertine.

Un jour, il lui dit :

— Tu sais que je ne suis pas si méchant que tu le crois.

Comme elle ne soupçonnait rien encore, elle dit naïvement :

— Je le vois bien, monsieur Mabillo.

Une autre fois, il l'embrassa ; et, comme elle ne se défendait pas, heureuse de cette affection à laquelle elle ne prenait pas garde, il récidiva avec une sorte de transport sauvage.

— Tu vois bien que je ne suis pas méchant.

— Oh ! non, oh ! non ! monsieur Mabillo.

Elle avait bien envie de lui demander pourquoi il s'était montré si dur pour Charlot, mais elle n'osa.

— Quel âge as-tu ? lui demanda-t-il encore.

— J'ai passé quinze ans.

— Mais, alors, tu es une grande fille ?

Elle rougit, très fière de ce qu'il disait.

— Sais-tu que tu es très jolie ? Dans tes vêtements simples, tu as l'air d'une demoiselle riche. . . On te l'a déjà dit ?

— Oui, monsieur Mabillo.

— Qui ça ?

— Charlot, dit-elle.

Il fronça le sourcil, resta silencieux et la laissa à son travail. Il ne lui parla plus pendant quelques jours.

Elle s'attendait à quelque lâche vengeance de Mabillo.

A sa grande surprise, il n'en fut rien. Le lendemain, il fut aussi aimable pour elle et lui parla avec la même douceur.

Elle en éprouva de la crainte.

Que se passait-il en lui ? Que préparait-il ?

Mais quoi ? Elle avait beau y penser. Elle ne trouvait rien.

Un mois se passa de la sorte. Elle reprit espoir. Après tout, Mabillo ne pouvait-il se repentir ?

Un matin, il lui dit :

— Bertine, venez, s'il vous plaît ?

Ils étaient seuls dans l'atelier. Elle s'approcha craintive.

— Allez donc chez moi. . . Vous direz à Denise de vous donner le registre rouge que j'ai oublié sur ma table. . . et vous me l'apporterez à mon bureau.

Des ouvriers entrèrent en ce moment.

Il en profita pour réitérer sa demande que les autres entendirent, car Mabillo parut faire exprès de parler très haut, en appuyant sur les mots.

— J'y vais tout de suite, monsieur, dit Bertine.

Et elle partit en effet. Le contremaître eut un sourire méchant en la voyant s'éloigner. Il regagna son bureau.

Bertine se hâtait, maintenant. Dans la crainte d'être surprise, elle s'était cachée, en sortant des ateliers, afin de s'assurer que Mabillo ne la suivait pas.

Mais elle fut rassurée quand elle vit qu'il ne paraissait pas s'occuper d'elle et courut alors jusqu'à sa maison.

Elle entra. Elle s'y trouva seule et appela :

— Denise ! Denise !

Personne ne répondit.

La vieille domestique était sans doute en course. Bertine remua des chaises pour se faire entendre, mais la maison était vide. Avisant sur la table un fort registre rouge très épais.

— Voilà sans doute ce qu'il réclame, se dit-elle.

Elle le mit sous son bras et revint à la fabrique.

Au bureau, Mabillo attendait :

— Est-ce cela, monsieur ? dit-elle. . . Il n'y avait personne chez vous, et j'ai pris ce registre un peu au hasard. . . Je vais le reporter si je me suis trompée. . .

— C'est bien, je vous remercie, Bertine, dit-il.

Et il se plongea tout de suite dans des chiffres et ne fit plus attention à la jeune fille.

Celle-ci s'en alla en disant :

— Il ne pense plus à moi. . . Il a reconnu sans doute qu'il avait eu tort. . . Moi, j'aime mieux cela. . .

Et elle regagna les ateliers.

Mabillo fut absent presque toute la journée et ne rentra qu'au moment où les ouvriers quittaient la fabrique.

Il tombait une petite pluie fine, glacée, qui se changeait en verglas.

La marche était devenue très difficile.

Bertine sortit, son panier sous le bras, transie et trébuchant.

Elle se croisa avec Mabillo sous la porte cochère.

— Bertine ?

— Monsieur Mabillo !

— Aimes-tu toujours Charlot ?

— Mais, monsieur. . .

— L'aimes-tu toujours. . . et mieux que moi ?

— Mais, monsieur Mabillo, je ne comprends pas.

— Bon. Il est probable que la journée de demain te fera changer d'avis, ma jolie Bertine.

Elle partit, glissant sur le verglas, les bras en avant.

La journée de demain ? Qu'avait-il voulu dire ? Elle s'était trompée en croyant qu'il pardonnait.

Au contraire, il se souvenait toujours.

Sa rancune était toujours vivace.

Chez Placide la maison était vide. Julien, qui allait mieux, passait les après-midi chez une voisine qui prenait soin de lui et Placide n'était pas encore rentré du village.

Elle alluma le feu et prépara le souper, comme tous les soirs.

Mais elle était bien préoccupée et bien triste. Ses anciennes terreurs de Mabillo la reprenaient.

— Demain ! Demain ! répéta-t-elle avec angoisse.

Elle y pensa toute la nuit et ne put fermer les yeux.

Le lendemain, dès le matin, fatiguée de sa nuit d'insomnie, elle se rendit aux ateliers.

Elle tremblait bien fort en y entrant.

Cependant, tout d'abord, il ne se passa rien de nouveau.

Vers dix heures, Mabillo, contre son ordinaire, n'avait pas encore paru dans la fabrique. On ne l'avait pas vu au bureau, non plus.

A cette heure-là, on sut par des ouvrières, qui avaient rencontré la vieille Denise, que, la veille, Mabillo avait été victime d'un vol.

Une montre et une chaîne en or lui avaient été dérobées.

Montre et chaîne, — cadeau de M. Laverjol, le directeur, — valaient, assurait-on, cinq ou six cents francs.

Mabillo était sans doute allé à Maubeuge faire sa déclaration. La nouvelle parcourut les ateliers en une seconde, et Bertine l'apprit comme tout le monde.

Elle n'y attacha aucune importance.

A midi Mabillo parut. Des ouvriers l'interrogèrent sur le bruit que l'on colportait.

— Rien n'est plus vrai, dit-il. . . J'avais perdu ma montre et ma chaîne à un clou près de la cheminée de la salle à manger. . . J'ai oublié de les prendre hier et, quand je suis rentré, elles n'y étaient plus. . . Du reste, hier, c'était la matinée des oublis pour. . . J'avais également oublié un registre, et j'ai dû envoyer Bertine me le chercher.

Et tout à coup, comme frappé par ce souvenir :

— Bertine ! Elle est allée chez moi et il n'y avait personne. . . Est-ce que ce serait elle ? . . .

Il avait fait cette réflexion à haute voix, et les ouvriers l'entendirent. On sut aussitôt dans les ateliers que Bertine était soupçonnée.

Seule, elle ne s'en doutait pas.

Elle venait d'achever son déjeuner, — du pain et du lard, toujours, — la cloche la rappelait au travail, quand tout à coup Mabillo vint à elle.

Les métiers s'arrêtèrent. Tout le monde écouta, attentif, ému.

Bertine se sentit pâlir. Un pressentiment lui serra le cœur. Le contremaître dit très doucement, presque avec tendresse :  
— Bertine, j'ai quelques questions à t'adresser... Tu vas me répondre bien franchement... sans hésiter !...

— Je n'ai pas l'habitude de mentir, monsieur Mabillot.

— Hier, je t'ai envoyée chez moi...

— Oui, pour y faire une commission, y chercher un registre oublié...

— Bien...

Et se tournant vers des ouvriers qui se rapprochaient :

— Vous entendez vous autres ?

S'adressant à la fillette :

— Chez moi, il n'y avait personne...

— Personne, je vous l'ai dit...

— Tu n'as pas remarqué au-dessus de la table où se trouvait le registre rouge ma montre en or, accrochée au mur avec sa chaîne ?

— Je n'ai pas fait attention. Je ne me suis occupée que du registre.

— Elle s'y trouvait le matin quand je suis parti de chez moi et, quand je suis rentré, une heure après toi, la chaîne et la montre avaient disparu.

— C'est un malheur, monsieur Mabillot, dit-elle en tremblant.

— Est-ce toi qui les es volées ?

— Oh ! monsieur Mabillot !

Et elle éclata en sanglots, terrifiée par cette accusation et par tous les regards ennemis qu'elle sentait peser sur elle.

— Ce n'est pas Denise, que je connais depuis longtemps et dont l'honnêteté est à toute épreuve. Seule tu es entrée chez moi. Ce ne peut donc être que toi.

— Je vous jure, monsieur Mabillot...

— Avoue, plutôt que de mentir...

— Mais je ne puis pas avouer un vol que je n'ai pas commis.

— Tu persistes ? C'est bien. Je sais ce que j'ai à faire.

Il passa. Bertine, tout en larmes, se remit à sa besogne et l'on n'entendit plus, dans les ateliers, que le bruit des métiers à tisser.

Une heure après, elle se présenta chez le contremaître.

— Que me veux-tu ? As-tu réfléchi ?

— Je viens vous assurer de nouveau que je ne suis pas coupable.

— C'est devant la justice que tu auras à te défendre.

— Mon Dieu ! mon Dieu !

— Je viens de rédiger ma plainte...

Elle éclata en sanglots. Il la contemplait triomphant.

— Tu m'as dit un jour que tu étais une honnête fille... Il paraît que tu entends l'honnêteté à ta façon... Ecoute, il y a encore moyen de nous entendre... Tu sais...

Elle rougit et baissa sa jolie tête éplorée.

— Aime-moi un peu et je ne déposerai pas ma plainte.

— Je ne suis pas une voleuse et je ne veux pas être une malhonnête fille.

— A ton aise. Je t'offre encore ceci, dit-il, pour te prouver combien je tiens à toi : lorsque l'on t'aura convaincue de vol, je suis prêt à retirer ma plainte et à étouffer cette malheureuse affaire.

— On ne me convaincra jamais, monsieur Mabillot.

— Et n'oublie pas, toi non plus, comme ton ami Charlot, qu'il s'agit de la maison de correction pour cinq ou six ans au moins.

Elle pâlit et resta silencieuse.

Puis essuyant ses yeux rougis :

— Je n'ai rien fait ! je n'ai rien fait ! Pourquoi est-on méchant avec moi ? Pourquoi veut-on toujours qu'il m'arrive de la peine.

Elle repartit. Sur le seuil du bureau, elle s'arrêta, se retourna vers Mabillot qui la regardait s'éloigner en ricanant :

— Je crois, dit-elle, que tout cela vient de vous... Vous voulez vous venger... Vous êtes cruel, vous n'avez pas de pitié.

Dans la journée même elle fut interrogée, par le commissaire de police.

Elle continua de nier avec énergie.

Mabillot, convoqué, ne l'accusa pas. Il répéta seulement qu'elle seule avait pénétré chez lui et que, du reste, — insinua-t-il — si elle avait volé la montre, celle-ci, avec la chaîne, serait bien certainement retrouvée chez Placide.

Quelques minutes après, le commissaire quittait la fabrique en compagnie de Bertine, de Mabillot et d'un agent de police venu de Maubeuge.

Ils prirent la direction de Saint-Rémy.

On entra chez Placide où Julien se trouvait seul.

L'agent et le commissaire de police procédèrent à une perquisition. Leurs recherches, dans la première chambre n'amènèrent aucun résultat.

Bertine suivait tous leurs mouvements les yeux brouillés de larmes. Et elle ne savait que répéter, dans l'effarement de sa probité instinctive :

— Moi ? une voleuse !! Moi ?... moi ? une voleuse !!

Mabillot montra le petit cabinet où couchait Bertine :

— Il y a encore cette pièce, qui est habitée par l'apprentie...

Bertine les y suivit.

Il y avait là, pour tous meubles, un lit de planches, espèce de boîte dans laquelle étaient empilés un mauvais matelas épais comme la main et une paillasse.

Puis, un coffre sans serrure où Bertine serrait le peu de linge qu'elle possédait.

Ce coffre était sous le lit.

L'agent le fouilla, mettant tout sens dessus dessous.

Il n'y trouva rien de suspect.

Restait le lit. Tout fut bousculé.

L'enfant essayait ses yeux en disant :

— Moi ! une voleuse ! une voleuse ! Mon Dieu !

Et Julien, accroupi sur le seuil de la porte qui séparait l'alcove de l'autre chambre, regardait, bouche bée.

Tout à coup, de la paillasse secouée, dans un nuage de poussière qui prenait à la gorge, quelque chose, sur la brique du carrelage, tomba avec un bruit mat.

C'était la chaîne et la montre.

Bertine vit cela, mais ne comprit pas.

Comment aurait-elle pu comprendre ? Elle contemplait, hébétée.

Le commissaire disait au contremaître :

— Vous ne vous trompiez pas, vous voyez...

Et, relevant le bijou :

— C'est bien votre montre ? Vous la reconnaissez ?

— Certes.

Alors, le policier, s'adressant à Bertine :

— Avouez-vous, maintenant ?...

— Non, non, non, monsieur, mille fois non !

— Comment, dès lors, expliquez-vous la découverte de cette montre chez vous, dans la paillasse de votre lit ?

— Je ne sais pas, monsieur, je ne sais pas.

— Ne vous obstinez donc pas, Bertine, fit Mabillot avec bonté, c'est comme si vous veniez d'être surprise en flagrant délit.

— Oui, fit le commissaire, reconnaissez du moins que vous vous êtes laissée entraîner... si vous voulez que monsieur Mabillot ait un peu d'indulgence pour vous... Réfléchissez !

Atterrée, ne sachant plus que penser, l'enfant se taisait.

— Ainsi, pas un mot ?

Bertine le considérait avec des regards de folle. Le commissaire dit à Mabillot, à demi-voix :

— Si jeune ! si jolie ! avec un visage aussi candide ! et déjà gangrenée jusqu'à la moelle...

— Nous en voyons beaucoup comme elle, monsieur le commissaire, dit Mabillot.

— C'est une plaie sociale, fit l'autre sentencieux.

— Si vous voulez bien me le permettre, je tâcherai de lui faire entendre raison... Laissez-la-moi, à la fabrique, jusqu'à demain... Demain, si elle n'a montré aucun repentir, je n'aurai, moi, aucune pitié... Vous l'enverrez à la maison d'arrêt, en attendant que le directeur de son agence dispose d'elle comme il le jugera bon.

— Soit. Je vous la confie, sous votre responsabilité.

Les hommes se séparèrent à la porte de la fabrique. Mabillot rentra avec Bertine. Les autres remontèrent en voiture et reprirent le chemin de Maubeuge.

La vie de Bertine allait se décider ce soir-là.

— Ma petite, lui dit Mabillot quand ils furent seuls, tu vois la tournure que prends ton affaire. Tu es certainement perdue si je n'interviens pas... Si tu veux te sauver, le moyen est en ton pouvoir. Je t'aime beaucoup, parole d'honneur, Bertine, tâche de m'aimer un peu à ton tour... et tout sera dit...

Il l'avait fait entrer dans le bureau.

— Je vais te faire apporter ton diner ici, dit-il... J'ai pitié de toi et je ne veux pas t'envoyer au cachot. Tu passeras la nuit dans la pièce voisine de celle-ci. Tu auras le temps de réfléchir... Ce soir, je repasserai par ici et je te demanderai ce que tu as résolu... Si tu es indécise, demain matin je te le demanderai encore ; mais, alors, je ne pourrai plus attendre...

Elle l'écoutait, la tête basse, désespérée : certes, il avait raison. Elle se sentait perdue. Elle était victime de sa cruauté et de la folle passion qui s'était emparée de lui. Car ce vol, sans aucun doute c'était lui qui l'avait préparé. Il le niait à peine. Son attitude, son regard, son air de triomphe, tout en lui trahissait cette infâme préméditation.

Oui, oui, perdue, bien perdue, hélas !

Deux routes s'ouvraient devant elle, et, au bout de ces deux routes, le déshonneur !

Cet homme lui faisait horreur et épouvante.

Si cette accusation de vol la déshonorait aux yeux du monde, du moins, elle restait fière vis-à-vis d'elle-même.

Et Charlot ? son Charlot ?

Jamais il ne lui pardonnerait une pareille honte, dans la droiture de son âme simple et bonne...

Tandis que jamais, — quand le monde entier viendrait accuser de vol son amie Bertine, — jamais il ne la croirait voleuse !

Mais il fallait gagner du temps.

Mabillot demandait :

—C'est entendu. Je viendrai vers dix heures savoir ce que tu penses.

—Venez, monsieur Mabillot.

—Me donnes-tu bon espoir ?

—Je ne sais pas, monsieur Mabillot.

—A tout à l'heure, ma petite... à tout à l'heure.

Il l'enferma à clef.

Elle entendit ses pas lourdement résonner dans la pièce voisine, la porte de celle-ci se fermer avec le grincement d'une clef dans la serrure, puis les pas s'éloignèrent dans la cour.

La première idée qui lui vint fut de s'enfuir.

Elle regarda autour d'elle.

La nuit était venue ; il avait neigé ; mais maintenant, dans le ciel d'un bleu sombre, scintillaient les feux de diamant d'innombrables étoiles. Elle se trouvait dans une sorte de réduit assez étroit, où étaient empilés des cartons poussiéreux, des livres, des vieux registres hors d'usage. Il y avait aussi deux chaises de paille et un fauteuil de bureau en mauvais état.

Une fenêtre assez haute, mais étroite, s'ouvrait sur la cour de la fabrique. Elle était garnie de tout petits carreaux et défendue par d'épais barreaux de fer scellés dans la pierre.

Elle ouvrit la fenêtre et secoua les barreaux.

Il y en avait trois seulement, vu l'étroitesse de la baie, et si rapprochés qu'elle ne put y passer la tête.

Le barreau du milieu oscilla légèrement sous une forte secousse.

Mais il était solide quand même, et les efforts de l'enfant pouvaient vainement s'éterniser contre lui.

Grâce à la douce lumière de la lune, elle y voyait un peu autour d'elle.

Elle chercha quelque outil qui pourrait l'aider dans son projet.

Elle ne rencontra rien.

Contre le mur étaient fichés deux ou trois gros clous. Elle essaya de les retirer pour s'en servir, creuser la pierre et desceller le barreau ; mais elle se déchira les mains, et les clous résistèrent.

Alors, elle s'assit et rêva.

Elle entendit la cloche de l'atelier. Il était sept heures. Les ouvriers sortirent, se pressant. Des apprentis qui retournaient au village passèrent devant le bureau. Elle se leva et vint coller son visage contre les vitres. Plusieurs l'aperçurent et se la montrèrent ; un attroupement se formait. L'arrivée de Mabillot les dispersa.

La cour devint déserte. Les lumières s'éteignirent.

Vers huit heures, elle entendit la porte du bureau qui s'ouvrait, puis la sienne.

C'était Denise.

Elle apportait de la soupe dans un bol et de la viande.

Dans une poche de son tablier apparaissait le col d'une bouteille. Elle versa un verre de vin.

—Mangez et buvez, ma petite, dit-elle. C'est monsieur Mabillot qui vous envoie ces bonnes choses...

—Je n'ai pas faim...

Bertine se mit à pleurer.

Denise allait et venait dans la chambre. Elle semblait très émue. Elle s'approchait et s'éloignait de la fillette tour à tour. Et, quand elle était près, on eût dit qu'elle voulait l'embrasser.

—Mon enfant, dit-elle, il ne faut pas pleurer...

—Hélas ! Denise, on me cause tant de peine !

—C'est très mal, aussi, ce que vous avez fait...

—Mais je n'ai pas volé,

—Pourtant !

Elle avait vu, le matin du prétendu vol, Mabillot décrocher la montre et la mettre dans sa poche. Elle savait la vérité et elle ne la disait pas !!

—Alors, vous ne voulez pas manger, ma petite ?

—Non, merci.

—Je puis remporter tout cela ?...

—Si vous voulez.

La vieille la considéra une seconde, anxieuse et tremblante.

L'émotion était visible, sur ce visage ratatiné, plissé de mille rides. Puis elle haussa les épaules, se disant ;

—Non, je ne puis pas, moi, je ne puis pas. Si je dis quelque chose, il me chasse ; et, alors, autant que je crève de faim tout de suite

Et elle partit, ayant soin de refermer les portes.

Bertine était si fatiguée qu'elle s'assoupit sur sa chaise.

Vers neuf heures, les portes s'ouvraient de nouveau ; un homme entra : Mabillot.

Il lui dit deux mots seulement :

—Eh bien, es-tu plus sage ?

Elle resta muette.

Il la secoua, croyant qu'elle dormait. Elle se leva et alla se mettre au bout de la pièce.

—Allez-vous-en, dit-elle ; je vous hais et je vous méprise...

—Adieu donc, ma petite, dit-il en ricanant.

—Adieu.

—C'est toi qui l'auras voulu.

Elle était de nouveau seule. Elle se rassit, infiniment triste. Dans quelques heures, elle serait en prison.

—Mon Dieu, dit-elle, personne n'aura donc jamais pitié de moi ?

## VI

Charlot avait été interné à la colonie pénitentiaire agricole de La Motte-Beuvron. C'est un vaste établissement érigé sous le second Empire, et qui devait servir de château de chasse à Napoléon III. Les événements et le hasard, qui conduit souvent la destinée des empires, en ont fait un réceptacle de vauriens qu'une administration sage essaye de redresser.

Quatre ou cinq cents hectares de terres cultivables, de semis de sapins et de bois, dépendent de la colonie, qui est traversée par le cours du Beuvron.

Les enfants envoyés là sont soumis à un régime sévère de travail et de discipline, sous la surveillance des gardiens à tunique gros vert et passepoils jaunes, — uniforme des pénitenciers

Ils sont employés dans les champs toute l'année, en dehors des heures qu'on ne les oblige pas à consacrer à l'étude, à la gymnastique, à la musique. Parfois même quelques-uns, après plusieurs années pendant lesquelles ils ont donné des preuves de sagesse et de repentir, sont placés, libres, en dehors de la colonie, chez des châtelains des environs, où ils servent de palefreniers, de piqueurs quelquefois, ou de valets de chiens. Ils en sortent pour faire leur service militaire et y reviennent. Ceux-là sont hors de danger.

Mais tous ne montrent pas d'aussi bonnes dispositions.

Ils jouissent, en somme, dans leurs travaux en plein air, d'une liberté relative. On les envoie, par groupes, travailler la terre, bêcher, sarcler, labourer, herser, faucher, jardiner, moissonner. Ou bien, dans les bois, ils font les coupes hivernales, ou bien ils conduisent les troupeaux, ou bien on les occupe dans les étables.

Les gardiens du pénitencier sont insuffisants à les surveiller tous, lorsqu'ils sont ainsi dispersés.

Les évasions sont donc des plus faciles.

Mais l'uniforme de travail des pupilles, veste de grosse toile grise, large pantalon de toile de même couleur, béret de laine bleue à pompon rouge, fait bien vite reconnaître les jeunes révoltés.

L'évasion est signalée dans les gendarmeries voisines et les petits sont reconduits à la colonie.

Pas tous, cependant. Les plus énergiques restent introuvables.

Charlot aimait le grand air.

Il ne fut pas malheureux à La Motte-Beuvron.

A son arrivée, on le garda pendant assez longtemps en surveillance particulière, afin d'étudier sa nature.

Le rapport qui l'accompagnait à la colonie et qui était signé de M. Linard, le directeur de l'agence, le représentait comme une mauvaise tête. Il avait donné à plusieurs reprises des preuves de violence, d'insubordination. Il sortait toutes les nuits de la fabrique pour aller à Saint-Remy, malgré son jeune âge, retrouver une petite fille. Enfin, il était représenté comme ayant commis une tentative de vol, à la suite de laquelle il avait assommé et blessé grièvement un enfant infirme qui voulait le repousser.

Dans ces conditions, il ne paraît pas surprenant que le directeur du pénitencier ait eu contre Charlot l'esprit prévenu.

Lorsque le petit arriva et comparut devant lui, il fut donc fort surpris de trouver un enfant à gentille figure éveillée, les yeux doux et rieurs, la bouche très gaie et fraîche, un air de franchise et d'honnêteté répandu sur cette jolie physionomie.

Il fut même si surpris qu'il demanda :

—Vous êtes bien Charlot, de l'agence de Maubeuge ?

—Oui, monsieur... Je viens de la fabrique Laverjol...

Le directeur se dit que cet enfant avait été calomnié ou qu'il était un profond et exécrable hypocrite, destiné à devenir criminel.

En surveillance, on ne remarqua rien d'anormal chez Charlot. Il était doux, poli, extrêmement intelligent. C'était à croire qu'il existait deux enfants du même nom.

Le directeur était habitué à tant de ruses chez les petits colons, il maniait depuis tant d'années de si perverses natures, qu'il se tenait quand même sur ses gardes.

Tant que Charlot resta interné, il ne put donner de ses nouvelles à Bertine.

Mais, bientôt, on le fit travailler comme les autres. On l'employa au jardinage, tout près du château et sous l'œil vigilant d'un gardien.

Il réussit pourtant à faire jeter à la poste un billet à Bertine.

Ce fut au jardinage qu'il fit la connaissance d'un détenu qui bêchait et piochait près de lui avec une rare vigueur.

Bien qu'il parut très jeune encore, presque adolescent, ce dernier était grand, découplé, vigoureux. Ses robustes épaules trahissaient une force précoce que ne démentait point sa nuque de taureau. Son visage hardi était éclairé par des yeux noirs très grands,

durs, presque sauvages. Il avait le front large, têtue, aplati et comme renfoncé aux tempes.

Il était récemment arrivé de la colonie de Mettray, où il avait été envoyé à la suite de plusieurs vols à l'étalage.

A Mettray, ses témoignages de repentir lui avaient valu d'être transféré au pénitencier de La Motte.

On l'y garda deux mois en surveillance, puis on se décida à l'employer au dehors, dans une quasi-liberté.

Jusqu'à présent, on n'avait pas eu à se plaindre de lui.

Après avoir travaillé silencieusement pendant deux heures, les jeunes gens venaient de se redresser, les bras appuyés sur leurs banches, ils respiraient un peu.

Ils se regardèrent curieusement.

Le plus grand dit :

—Est-ce qu'il y a longtemps que tu turbinas à la boîte ?

—Deux mois, seulement.

—Juste comme moi. Je venais de Mettray, un sale trou.

—Moi j'étais en fabrique.

L'autre prit un air gouailleux :

—Mais pour entrer ici, monsieur avait un métier dans le monde des escarpes ? Monsieur n'a pas été envoyé au pénitencier parce qu'il oubliait de dire sa prière matin et soir ? Monsieur pratiquait un art aimable ?... La cambriole, le vol à la tire, à l'étalage, au rendez-moi, au poivrot ?... le coup du père François peut-être ou simplement les deux mirettes ?

—Non, dit naïvement Charlot, je n'ai jamais volé... Je me suis battu... J'ai failli tuer un gamin...

—Ah ! ah ! monsieur voulait suriner ?... Il faut du raisiné à monsieur ? déjà ?... Compliments à monsieur !

—Je ne l'ai pas fait exprès. Je défendais une amie...

—Une marmite ! Compliments encore. Monsieur est des nôtres. Tope là !...

Charlot ne pouvait refuser la main à un camarade. Il faillit crier tant l'autre serra fort.

—Matin, quelle poigne ! fit-il avec admiration.

—Au service des amis, dit le garçon.

Et retirant son béret et saluant :

—Et des dames ! Comment t'appelles-tu ?

—Charlot. Et toi ?

—Moi ? Borouille.

—Borouille ? fit Charlot, surpris.

—Oui... Tu me connais ?...

Et fièrement, avec un sauvage orgueil :

—Aurais-tu déjà entendu parler de moi ?

Charlot, en effet, semblait chercher dans sa mémoire.

Et tout à coup, très vite :

—Oui, oui, le jour où j'ai été arrêté sur le boulevard Saint-Martin, avec Criquet, on m'a conduit au dépôt... Il y avait là pas mal de petits comme nous... et parmi eux, un qui s'appelait Borouille... Il avait volé une paire de souliers à l'étalage... Il était très gai... il racontait un tas de choses. Il a bien amusé Criquet, mon pauvre Criquet ! Alors, j'ai retenu ce nom de Borouille... C'était toi ?

Borouille se redressa.

—Ce ne peut être que moi ! dit-il...

Et il ajouta plus bas, parce que le gardien revenait.

—Et retiens-le, mon nom... Tu entendras parler de moi plus tard.

—Tu veux être célèbre ?

—Oui, ma vieille...

Toute cette journée là Charlot fut plus gai. Il était content d'avoir rencontré un camarade. L'exubérance de Borouille rejailissait sur lui.

Entre les deux enfants, la connaissance se fit plus intime au fur et à mesure que, le hasard les approchant dans les travaux du dehors ils se furent raconté leur histoire.

Borouille était un enfant de l'hospice comme Bertine. Il n'avait jamais connu ni son père ni sa mère.

—Ma mère, c'est l'Assistance publique, disait-il à Charlot. Elle est rien bath, ma mère !...

Il s'était fait chasser de partout pour ses vices et ses instincts précoces de criminel, et quand il fut envoyé à Mettray, c'était la quatrième fois qu'on l'arrêtait pour vol.

Charlot fut un peu effrayé de l'entendre raconter toutes ces choses, mais Borouille y attachait si peu d'importance, il avait l'art d'enjoliver ses récits de tant de gaieté qu'au lieu de se fâcher et de briser avec cette liaison naissante, Charlot ne pouvait s'empêcher d'en être amusé et d'en rire.

Dès lors, et du moment qu'il riait de ces méfaits, c'est qu'il n'était pas loin, — sans s'en rendre compte, — de les pardonner.

Polichinelle rossant les gendarmes et se moquant du commissaire a toujours été la joie des enfants. Dans toutes les histoires, vraies ou non, du précoce bandit, le rôle gai était pour lui ; pour la justice, toujours le rôle ridicule.

Et il s'enorgueillissait de l'attention que lui montrait Charlot. Il se prenait d'une sorte d'amitié, — autant qu'il était capable d'amitié,

ce garçon, — pour un auditeur aussi bienveillant. Et souvent quand depuis longtemps ils avaient, côte à côte, travaillé silencieusement, Charlot l'excitait à parler, en disant :

—Tu n'en as pas encore une bien bonne à me raconter ?...

Et l'autre repartait, jamais pris au dépourvu.

A l'admiration de Charlot se mêla bientôt une sorte de crainte respectueuse. Ce fut lorsque Borouille lui eut montré combien il était robuste.

Comme il parlait un jour de sa force, en faisant tâter ses biceps qui saillaient sous la toile de sa manche, un détenu dit :

—Tu n'est pas si fort que Tourillon Bec-de-Lampe.

C'était un colon que ses parents avaient fait interner à l'âge de huit ans, après deux tentatives d'incendie. Depuis douze ans, il était à la colonie. C'était un sorte de colosse stupide et inoffensif, à demi idiot, et qui se fût trouvé mieux à sa place en traitement dans un hospice particulier.

On l'avait surnommé Bec-de-Lampe à cause de la forme de sa bouche. Il était, en effet, d'une vigueur surprenante, et de par ses muscles, depuis douze ans, le roi incontesté de la colonie.

Il n'était pas fier de sa royauté, du reste, et quand on y faisait allusion, il se contentait de rire avec un sorte de grognement qui lui secouait les épaules.

Très maniable, il n'avait jamais encouru de punitions.

—Bec-de-Lampe ? fit Borouille en crachant par terre avec mépris. Je le tordrais comme un fil...

—Tu te vantes !

—On peut essayer, quand on voudra.

—C'est convenu ? Tu acceptes ?

—Oui. Avertissez-le et la première fois qu'on sera libre...

Les colons firent la commission à Bec-de-Lampe. Celui-ci eut un gros rire. Tout d'abord il refusa. Mais on excita son amour-propre. Il refusa quand même. Il était pacifique. Alors, un soir en sortant avec la musique pour fuir une promenade dans le village, les colons traversèrent les jardins. Borouille se croisa avec Bec-de-Lampe et lui lança deux coups de poing en pleine figure, à la volée. Le garçon chancela. Il avait été surpris. Tout autre se fût écroulé, sous le coup. Il se remit vite. Et en essuyant le sang qui coulait sur son nez, il dit tranquillement :

—C'est bon, Borouille, ça sera pour quand tu voudras.

Quinze jours après, ils se trouvèrent avec une dizaine de colons au coin des bois de la colonie, dans un angle dont la base était formée par la forêt de l'Etat. Ils faisaient la sieste. Les gardiens n'étaient pas là.

Bec-de-Lampe se souleva.

—Si tu veux ? dit-il à Borouille...

—Allons-y gaiement !

Ils enlevèrent blouses et tricots. Malgré l'âpre bise d'hiver, ils se mirent le torse nu.

Bec-de-Lampe avait la poitrine toute velue, les épaules et les bras bosselés de paquets de muscles.

Borouille était plus élégant, en apparence plus frêle.

Dès qu'ils furent aux prises, on put les juger de même force.

Mais combien diffèrent le sentiment qui les agitait ! Bec-de-Lampe se battait avec calme. Il n'en voulait pas à Borouille. Il était sûr de sa supériorité physique. Il lui administrerait une correction et ce serait tout. Tandis que l'autre souriant avant le combat, n'avait pas plutôt senti autour de ses reins la robuste étreinte de son adversaire qu'il perdait tout sang-froid, le visage blême, les yeux étincelants, la bouche féroce.

La lutte fut longue. A plusieurs reprises, ils tombèrent, roulant l'un sur l'autre, s'étreignant à se rompre les os.

Enfin, réunissant toutes ses forces et dans le paroxysme de la rage, Borouille a glissé les deux bras sous les épaules de Tourillon, l'empêchant ainsi de lui faire, autour de la poitrine, le même collier.

Et il le serre, il lui broye les os, le menton enfoncé contre sa gorge, ne faisant plus qu'un avec le colosse...

Celui-ci s'écroule enfin, vaincu, évanoui...

Et Borouille est aveuglé par la rage, Borouille ne sait plus ce qu'il fait ; il frappe, il trépigne, il écrase...

Le sang qui coule augmente son ivresse...

On dirait qu'il a soif de ce sang rouge... et que cette couleur le rend fou... Car il est fou furieux, maintenant... Il se penche sur Tourillon et le mord à l'oreille si cruellement que le morceau se détache...

On a peine à le maîtriser...

Ils sont dix autour de lui qui le tiennent, — et parmi eux Charlot, — et il les secoue tous les dix comme un sanglier fait des chiens qui le coiffent...

Il crie, à ceux-là, d'une voix enrouée :

—En voulez-vous autant ? En voulez-vous autant ?...

Charlot dit, épouvanté.

—Voyons, Borouille, puisque tu es le plus fort, c'est fini ; c'est toi le roi, à présent, Tourillon ne t'avait rien fait...



A la voix douce de Charlot, Borouille se calme.

—C'est vrai, tu as raison, petiot. . .

Bec-de-Lampe se relève, ensanglanté.

Il va se laver au Beuvron. Il ne dit rien, mais il est triste.

Les gardiens l'interrogent le soir. Ils interrogent toute l'escouade qui travaillait ce jour-là dans l'angle du bois. Personne ne parle. Personne ne veut accuser.

Ce même jour Charlot eut une grande joie.

Les champs où il se trouvait formaient la limite de la colonie, et de l'autre côté d'un étroit fossé d'assainissement s'étendaient les terres d'une grosse ferme assez importante qu'on appelait les Morettes.

Dans les chaumes desséchés par l'hiver, passaient des vaches et une bande de moutons sous la conduite d'un grand garçon long et maigre dont la démarche bizarre attira du premier coup l'attention de Charlot.

Le garçon avait une jambe tordue, le genou rentré en dedans, et quand il voulait ou courir ou marcher un peu vite, pour être plus à l'aise, il était obligé de sautiller, il avait assez l'allure d'une sauterelle.

Il était sur les terres des Morettes, près de Charlot. Une dizaine de mètres seulement les séparaient.

Et Charlot, frappé au cœur par un souvenir, regardait le jeune berger. . .

—Mon Dieu, murmura-t-il, comme c'est drôle. . .

Il franchit le fossé, s'approche du troupeau.

Un chien au poil fauve s'élança sur lui avec fureur, mais le bâton du berger, lancé avec une adresse surprenante, lui arrive dans les pattes et le fait taire.

Charlot s'avance timidement et son cœur bat.

Le berger le regarde et dit, sans se fâcher :

—Vous dépassez vos limites, mon garçon. . . Si un gardien vous apercevait !

Charlot n'a pas l'air d'entendre.

Il s'avance toujours, un bon sourire aux lèvres.

Il s'arrête devant le berger, souriant :

—C'est drôle ! C'est drôle !. . .

—C'est moi que vous trouvez drôle ?

—Non. . . Mais je voudrais vous demander. . .

—Quoi ? Du tabac ? C'est défendu, vous le savez bien. . .

—Est-ce que vous êtes de ce pays, vous ?

—Non, mais il y a longtemps qu'on m'y a envoyé. . .

—Et auparavant, où étiez-vous ?

—A Paris. Pourquoi ?

—Moi aussi, dit Charlot, moi aussi, j'étais à Paris. . .

—Ça n'a rien de surprenant, fit le berger avec philosophie, la ville est si grande. . .

—Et peut-être bien que je vous dirais, moi, ce que vous faisiez à Paris et où vous habitiez ?

—Vous êtes donc sorcier ?

—Rue de la Parcheminerie, hein ?. . .

—Juste, fit l'autre ébahi. . .

—Chez la Berlaude. . .

—Oui, oui. . . Qui est-ce qui vous a raconté ça ?. . .

Charlot s'approcha encore. Le chien grondait. Un coup de pied le fit taire de nouveau. Charlot avait des larmes dans les yeux.

—Ça ne vous rappelle rien, la Berlaude ?

—Si, des coups, et encore des coups !. . . et ma pauvre jambe. . .

—Et c'est tout. Ça ne vous rappelle que ça ?

Le berger ne répondit pas. C'était lui maintenant qui considérait Charlot avec surprise, avec attendrissement aussi, car ses lèvres se mirent à trembler. . . ses yeux se mouillèrent. . .

—Il y avait aussi Charlot, dit-il, le petit Charlot. . .

Charlot tomba dans ses bras. . .

—Mon Criquet, mon pauvre Criquet !. . .

—C'est toi ! c'est toi ! Mon petit Charlot ! Ah ! mon Dieu quelle rencontre ! Quel bonheur ! Comme tu es grand. . . Jamais je n'aurais pu te reconnaître, moi ! Et pourtant, c'est ta figure, c'est tes yeux. . . C'est ta façon de regarder en souriant surtout. . . Oh ! que je suis content, mon Charlot.

Et Charlot qui riait et pleurait ne trouvait que : " Mon Criquet ! "

Puis ils s'assirent sur la terre gelée et après être restés longtemps sans rien dire, heureux de cette rencontre, et les mains unies, ils se racontèrent brièvement leur histoire.

Celle de Criquet était courte : on l'avait envoyé à la Motte-Beuvron, directement de la Rue Denfert, et il était resté là.

Quant à Charlot, il fit pleurer plus d'une fois Criquet par le récit de ses infortunes et dans son histoire revint bien souvent le nom de son amie Bertine.

Ils se séparèrent, mais se promirent de se revoir le plus souvent possible.

La première fois que Charlot réussit à écrire à Bertine, — et ce fut Criquet qui se chargea de sa lettre, — il dit : " J'ai retrouvé

Criquet ! mon pauvre Criquet ! Il ne me manque que toi pour être bien heureux ! "

Et ce fut bientôt sa pensée constante : revoir Bertine.

Il se sentait courageux et fort. Il pouvait travailler librement et nourrir Bertine si Bertine ne trouvait pas d'ouvrage.

De plus, son injuste détention, si large et douce qu'elle fût, lut pesait lourdement.

L'idée de s'enfuir lui était venue depuis longtemps.

Mais ce fut Borouille qui lui en parla le premier.

Borouille n'avait réussi à se faire envoyer de Mettray à La Motte que parce qu'il savait que là il serait moins surveillé.

Il s'en ouvrit un jour à Charlot.

—Oui, dit le petit, moi aussi j'ai envie de partir. . . Je suis assez robuste pour travailler et pour gagner ma vie. . .

Borouille lui adressa un regard de mépris.

Lui, s'il comptait sur sa liberté, ce n'était point pour travailler. Il grommela, avec un mauvais rire :

—Toi, tu feras comme moi, petiot, ou bien nous nous fâcherons.

Alors, Borouille exposa son plan : de défilier de la turlue, c'était facile ; on se jette dans les bois et personne ne sait la route que vous avez prise. Mais le chiendent, c'était qu'on n'avait pas le rond ! Et pas un vêtement non plus, à part l'uniforme fait exprès pour attirer les yeux de la gendarmerie.

Charlot avait prévu le cas.

—Pour l'argent, dit-il, je n'en ai pas non plus, tu le sais.

—J'en trouverai vite, moi. . . dit Borouille, ne sois pas inquiet.

—Tu ne voleras pas, je suppose ?

—Non, non, laisse-moi faire. L'argent, ça me regarde. . .

—Reste la question des vêtements. Je m'en charge. J'en ai déjà parlé une fois à Criquet. C'est Criquet qui nous procurera des vieux habits à lui, un complet en velours et un autre en toile. . .

—Bon, cela ! Eh bien, nous pouvons décamper.

—Criquet nous apportera les vêtements dans la taille de boureaux près de la limite. Nous nous habillerons là et nous filerons. . . Mais où irons-nous ?

Borouille fit un geste vague.

—Au hasard, petiot. Et va, si tu veux m'obéir et si tu as confiance en moi, nous serons bientôt riches.

—Oui, mais je ne veux pas que tu voles, tu entends ?

—Laisse-moi faire. . .

Cinq jours après, l'occasion leur fut offerte. A midi, Charlot avertissait Criquet qui, deux heures après, lui faisait signe de loin, en lui montrant le taillis de boureaux, que tout était préparé. Charlot et Borouille s'éloignèrent avec indifférence, sans avertir leurs camarades. Ils filaient dans un fossé dont les broussailles les dissimulaient complètement.

En cinq minutes ils furent près des vêtements. Quelques secondes plus tard, ils avaient quitté l'uniforme de la colonie qu'ils enterrirent dans le sable.

Ils allaient s'élançer en courant dans le bois, lorsqu'un craquement de branches les fit tressaillir.

C'était Criquet, l'honnête Criquet, qui les rejoignait clopin-clopant.

—Voulez-vous que je sois des vôtres ? demanda-t-il, craintif.

—Mais oui, mais oui, dit Borouille. Nous voilà une bande. Ce que nous allons rigoler. . . On ne se défilera pas de toi avec ta patte. . . Tu entreras dans les fermes pour mendier. . . C'est toi qui nourriras le poupard. . . C'est toi qui avertiras les aminches d'un bon coup à faire. . .

Charlot et Criquet ne comprenaient pas.

Du reste, ils avaient à peine entendu.

Charlot embrassait Criquet. Et celui-ci disait :

—Ça me fait beaucoup de peine de quitter mon patron, mais, vrai de vrai, j'aime mieux rester avec toi, Charlot. . .

—Mon pauvre Criquet ! Comme nous allons être heureux !

Mais Borouille mit fin à ces effusions.

—Décanillons ! commanda-t-il.

Et ils s'enfuirent, Criquet, malgré son infirmité, courant presque aussi vite qu'eux.

## VII

Ils ne s'étaient pas demandé où ils iraient. Pour Criquet, cela lui était égal, puisqu'il était prêt à suivre Charlot jusqu'au bout du monde.

Lorsqu'ils apercevaient dans les champs un paysan occupé à sa terre, lorsque, sur une route, au devant d'eux, arrivait une charrette, lorsque, dans un bois, ils entendaient retentir la hache du bûcheron, ils se cachaient.

Ils fuyaient les êtres humains comme si déjà ils avaient commis quelque crime.

Ils avaient pris, sans savoir et sans s'informer, la première route venue, bordée de landes et de bois. Ils avaient évité le gros village de Chaumont, fait de longs détours pour s'éloigner des châteaux

semés dans les bois et dont ils apercevaient, de temps à autre, les blanches façades.

La nuit tombait quand ils s'arrêtèrent, en sortant d'une haute futaie de chênes, à un kilomètre environ en avant d'un bourg, qu'ils ne connaissaient pas, — n'ayant jamais dépassé Chaumont dans leurs promenades avec les colons, — et qui était La Ferté-Saint-Aubin, la seconde station sur la ligne, après Orléans.

Là, ils tinrent conseil.

Ils ne pouvaient, non plus, entrer dans le bourg. C'était trop près de La Motte. Malgré leurs vêtements, ils pouvaient exciter la défiance.

Ils se reposèrent pendant une demi-heure et repartirent.

—Orléans doit être dans cette direction-là, dit Borouille, puisque nous avons marché tout le temps près de la voie, en allant vers Paris.

—Nous demanderons à coucher dans une ferme, dit Charlot.

—Oui, nous trouverons aisément à coucher... mais la soupe?...

—J'irai demander du pain dans les fermes, dit Criquet. A cause de ma jambe on ne me refusera pas...

—C'est cela...

Vers huit heures, ils avisèrent une maison isolée au bord d'une petite rivière. C'était un moulin. Ils s'y rendirent. On leur indiqua un hangar où il y avait de la paille. C'est là qu'ils devaient coucher. Il faisait froid. Le ciel était sans nuages. Il gèlerait rudement. Mais ils n'y pensèrent pas. Ils avaient trouvé un gîte.

Le long de la route, Criquet avait recueilli des morceaux de pain. Ils dévorèrent. Et comme il tombaient de fatigue, ils s'endormirent.

Dans la nuit, il sembla pourtant à Charlot que Borouille se levait, se laissait dégringoler et s'en allait.

Mais quand il se réveilla, à l'aube, tout engourdi par le froid, le garçon était près de lui.

—Partons, dit Borouille, qui tout naturellement était devenu le chef de l'expédition.

Il avait sous son bras un paquet enveloppé dans du foin.

—Qu'est-ce que tu portes là? fit Charlot.

—Un cadeau du meunier... Quel brave homme!...

Ils marchèrent deux heures et s'arrêtèrent dans un champ, au revers d'un talus qui les abritait du vent du Nord. En face d'eux, le large ruban de la Loire brillait au pâle soleil levant et Orléans s'étalait sur ses rives.

Borouille défit son paquet. C'était un jambon superbe auquel il coupa trois tranches, qu'il distribua généreusement, se réservant toutefois la plus grosse.

—Tu ne l'as pas volé, au moins? fit Charlot.

—Est-il bête, ce gamin-là? dit Borouille. Et puis, crois-tu que si je l'avais volé, il en serait plus mauvais?

Criquet, insouciant, dévorait déjà. Charlot hésita, mais il avait très faim. Il se laissa convaincre. Borouille, ironique, le considérait du coin de l'œil.

Ils prirent la route de Chartres. Quand ils n'avaient plus de pain, Criquet mendiait. Parfois il recevait quelques sous. Alors ils entraient dans une auberge de hameau et buvaient un peu de vin. Ils couchaient toujours dans les hangars.

Ce fut ainsi qu'ils dépassèrent Châteaudun, Chartres et Dreux. Le sixième jour, ils arrivèrent aux environs de Mantes. Le jambon n'existait plus; le pain devenait rare. Au fur et à mesure qu'ils se rapprochaient de Paris, la mendicité était plus difficile. Souvent on leur refusait avec des injures. On les regardait avec défiance.

Sur leur route, ils croisaient de jolies et coquettes maisons, le long des rives de la Seine.

Borouille, les yeux méchants, répétait: "Le pays est riche... il y a des coups à faire..."

Ils passèrent toute une nuit dans un fossé, par peur des gendarmes.

Cette nuit-là, Borouille ne dormit pas. Sur les dernières aumônes de Criquet, il s'était acheté une pipe, du tabac et des allumettes. Il se mit à fumer, en regardant vaguement la campagne autour de lui. De là, on entendait le courant de la Seine, grossie par les pluies hivernales.

—Oui, se disait-il, il y a par ici des coups à faire... Mais je suis tout seul... ces deux-là ne sont pas mûrs... Et bien, je travaillerai seul...

Il acheta de fumer sa pipe. Puis il descendit vers la Seine.

Il marcha longtemps, s'approchant des villas avec prudence. Mais il n'avait pas peur, au contraire, il avait la fièvre de réussir. Il était né pour le mal. Il accomplissait le mal sans remords, et comme avec orgueil.

Il s'arrêta soudain. Devant lui se dressait la clôture d'un vaste parc. Le terrain montait sur un coteau en pente assez rapide et tout en haut se dressait une élégante villa flanquée de deux tourelles.

Il suivit le mur et passa derrière la maison. Celle-ci était inhabitée. Il l'avait remarquée d'en bas, en passant, avant le coucher du soleil. Mais d'un coup d'œil sûr et déjà expérimenté, il avait com-

pris également que ces allées bien entretenues, même pendant l'hiver, exigeaient la présence d'un jardinier.

Il ne se trompait pas.

Là-bas, dans le mur, vers l'angle qui regardait Paris, une petite maison d'un seul étage, à volets peints en vert.

—Rien à faire, murmura-t-il.

Et il allait poursuivre son chemin quand la porte de cette maison s'ouvrit et un homme et une femme sortirent.

La femme ferma la porte à clef. C'était donc le jardinier et la jardinière. Celle-ci s'enveloppa la tête dans une mante de laine. L'homme avait un cache-nez autour du cou, très relevé sur la figure.

Borouille n'eut que le temps de se coucher le long de la muraille.

La nuit était noire. On le vit pas. Ils passèrent si près qu'il entendit le jardinier qui disait:

—Le pays est tranquille. On n'entend parler de rien...

Et la femme répliquait:

—Puis ce n'est pas loin et nous ne serons pas longtemps dehors.

—Une demi-heure, tout au plus, fit le mari.

Ils passèrent et se perdirent dans la nuit, vers Mantes.

Borouille se leva lentement et, rasant la muraille, se rapprocha.

La maison du jardinier était close. Et Borouille n'avait pas encore eu le temps de se procurer des armes et des outils. Mais la porte était vitrée et rien ne la défendait. Deux carreaux défoncés feraient un passage suffisant. Une fois dans l'intérieur il ouvrirait une fenêtre.

Il attendit quelques minutes.

Dans le grand silence nocturne, le bruit des vitres brisées pourrait être entendu par le jardinier.

Enfin il se hasarda. Avec précaution, en se servant d'une pierre, il fit une brèche à la vitre, détacha un à un les morceaux, en fit autant pour une autre, et par l'ouverture béante qui laissait échapper l'air tiède d'une chambre bien chauffée, il se laissa glisser.

Un peu de feu brûlait encore dans le foyer.

Il raviva la flamme d'un coup de pied, alluma une bougie, avisa le secrétaire en acajou rangé dans un coin entre le lit et la cheminée, et essaya de l'ouvrir; mais les tiroirs résistèrent.

Il était pressé. Il n'avait pas le choix des moyens. Il retira un des chenêts en fonte, ornés d'une tête d'Italien coiffé d'un large chapeau, et, d'un seul coup, brisa le meuble.

Sous ses mains robustes les éclats de bois s'éparpillèrent, livrant le secret des tiroirs encombrés de papiers, de registres. Ses doigts avides, un peu tremblants cette fois, fouillaient avec fièvre.

Il trouve un tas de pièces blanches avec quelques pièces d'or. Il ramasse le tout dans sa poche. Il comptera plus tard.

Et il jette un dernier coup d'œil autour de lui afin de s'assurer qu'il n'oublie rien de précieux quand un cri étouffé, parti de la porte, le fait sursauter.

—Ah! le gremlin! le gremlin!

C'est le jardinier.

De loin, en se retournant par hasard, à l'autre extrémité du coteau, il a vu voltiger de la lumière dans sa maison. Il a laissé sa femme poursuivre sa route et il est revenu. Et au fur et à mesure qu'il s'est rapproché, toutes les fois que le terrain en pente montant ou descendant le lui permettait, il a vu la lumière promenée dans la chambre et une ombre s'agiter derrière les rideaux.

—Il y a un homme chez moi? Ce ne peut être qu'un voleur!...

Il a ouvert la porte et s'est précipité sur Borouille. Mais le premier effarement passé, celui-ci a repris son sangfroid. Il ramasse le lourd chenêt qui lui a servi à briser le secrétaire, et pendant que le jardinier l'étreint à la gorge en appelant au secours, il lui fracasse la tête d'un seul coup...

L'homme étend les bras, sans même pousser un soupir et tombe. Il n'a pas fait un mouvement. Il est mort...

—C'est sa faute!

La porte est toute grande ouverte. Il éteint la bougie et s'élanche dans les ténèbres. Et dans ses poches sonnent les pièces blanches qui trébuchent contre les pièces d'or.

—Ça va chauffer dans le pays, se dit-il, faut pas y moisir.

Une demi-heure après, il rejoignait Criquet et Charlot.

Les enfants ne dormaient pas. Le froid était vif. Ils grelottaient.

—Faites comme moi, dit Borouille, marchez.

—Oui, ça vaudra mieux... fit Criquet.

—Allons, lève-toi, Charlot; secoue-toi...

Charlot essaya. Ses jambes étaient tout engourdies. Il chancelait. Borouille le soutint. Il avait hâte de s'éloigner. Maintenant qu'il sentait ses poches pleines d'argent, il pouvait prendre le chemin de fer.

Au bout de quelques minutes Charlot était à peu près remis. Les trois jeunes gens marchaient au plus vite. Et toujours ils fuyaient les maisons, les lieux habités.

Force leur fut de s'arrêter dès le matin.

(A suivre.)

Monsieur Sans-Souci.

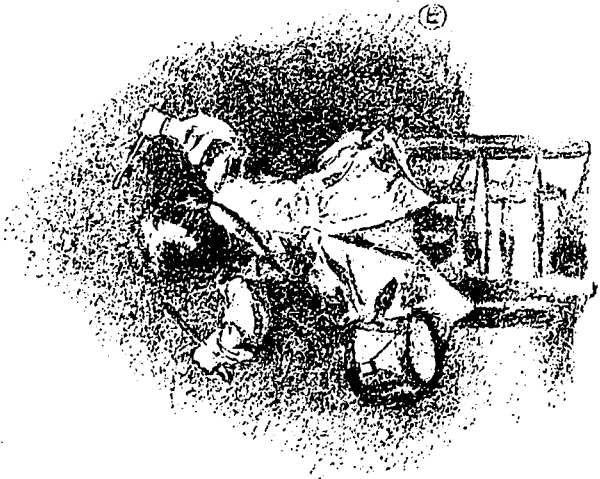
Animé,  
avec beaucoup de rondeur (♩ = 132)

PIANO

Premier bouquet.

Un peu lent et très expressif (♩ = 66)

PIANO





Four systems of musical notation for piano, arranged vertically. Each system consists of a grand staff (treble and bass clefs). The first system includes dynamic markings: *pp*, *dim.*, and *pp*. The second system includes *pp* and *pianissimo*. The third and fourth systems contain musical notation without explicit dynamic markings.

Two systems of musical notation for piano, arranged vertically. Each system consists of a grand staff. The first system includes dynamic markings: *pp*, *dim*, and *rit*. The second system includes *pp* and *poco cresc.*



Danse, ma poupée!

Modérée, avec grâce (♩ = 66)

System of musical notation for piano, consisting of a grand staff. It includes the dynamic marking *p* and the instruction *très légèrement*.

System of musical notation for piano, consisting of a grand staff. It includes the instruction *(A suivre)*.



# VERS LE POLE

Par FRIDTJOF NANSEN

(Suite)

Le 4 juin, les voyageurs se trouvèrent en présence d'une vaste étendue d'eau libre. Pour la première fois de l'année, ils mirent à l'eau les kayaks et purent voguer en longeant la terre couverte de glaciers. Un vol d'eiders rasa les flots ; deux oies apparurent sur le rivage : "Il nous sembla, dit Nansen, que nous étions revenus à des régions civilisées."

La mer se ferma encore.

La provision de viande d'ours avait été absorbée et non renouvelée. De la chair d'un morse qu'ils avaient tué, Nansen et Johansen n'avaient pu emporter que quelques morceaux. Pas d'ours, pas de phoques, plus d'eau libre, les deux hommes connurent là de longues heures d'inquiétude.

Le 12 juin cependant l'eau bleue s'étendit de nouveau sous leurs yeux. Mais le soir de cette journée d'heureuse navigation fut marqué par le plus grand danger qu'ils eussent encore couru.

## UNE JOURNÉE D'ÉMOTION

"Vers le soir, nous relâchâmes au bord de la glace afin d'étendre un peu nos jambes qui s'étaient enkylosées toute la journée dans les kayaks. Nous voulions aussi escalader un hummock pour interroger l'horizon. Au moment où nous accostâmes, la question se posa de savoir comment nous allions amarrer nos précieuses embarcations. Après quelque hésitation nous nous servîmes d'une drisse faite d'une lanière coupée dans la peau d'un morse. Il ne fallait pas un câble bien fort pour retenir nos kayaks légers.

"Comme nous avions gravi le hummock le plus proche, Johansen s'écria tout à coup : "Les kayaks s'en vont à la dérive !" Nous descendîmes en toute hâte : il était déjà assez loin et dérivait rapidement. Le câblot avait cédé. "Tenez ! prenez ma montre," dis-je à Johansen, tout en me débarassant de quelques vêtements afin de nager plus aisément. Je n'osai pas me dévêtir complètement, de peur d'une crampe. Je sautai à l'eau. Le vent soufflait du bord et les kayaks, avec leur grément, lui donnaient bonne prise. Leur dérive allait s'accroissant.

"L'eau était glacée ; mes vêtements me paralysaient ; loin de regagner de la distance sur les kayaks, j'avais peine à les suivre. Je doutais de pouvoir jamais arriver jusqu'à eux. Mais tout notre espoir s'en allait ; tout ce que nous possédions était à bord, nous n'avions même pas sur nous un couteau.

"Que je fusse pris de crampes et englouti, ou que je regagnasse la rive sans les kayaks, c'était à peu près le même résultat.

"Je redoublai d'efforts. Quand je fus fatigué, je me retournai et nageai sur le dos, et je pus voir Johansen marcher de long en large, sans s'arrêter, sur le bord de la glace. Pauvre garçon ! Il ne pouvait se tenir tranquille et trouvait épouvantable d'être dans l'impuissance d'agir. Il n'espérait guère me voir réussir, mais cela n'aurait rien changé à la situation qu'il se jetât à l'eau lui aussi. Il me dit ensuite que ces moments-là avaient été les pires qu'il eût jamais vécus.

"Quand je me retournai de nouveau, je constatai que j'étais un peu plus près des kayaks et le courage me revint. Je sentis néanmoins que mes jambes s'engourdissaient graduellement et perdaient toute sensation. Bientôt il ne me serait plus possible de les mouvoir. Mais il n'y avait plus beaucoup de chemin à faire ; si je pouvais seulement tenir quelques instants, ce serait le salut : je continuai. Mes brassées devinrent de plus en plus faibles ; pourtant la distance allait sans cesse diminuant.

"Enfin je pus étendre la main vers le bois d'un ski, lequel était disposé en travers à l'arrière ; je le saisis et fus bientôt contre les kayaks : nous étions sauvés. J'essayai de me hisser sur les embarcations ; mais mon corps était engourdi par le froid et mes membres ne m'obéissaient plus. Un instant je désespérai. Au bout d'un moment, je parvins néanmoins à lancer une jambe par-dessus le bord du traîneau qui reposait sur le kayak de gauche. Ainsi arc bouté, je réussis à me hisser, et je m'assis. Il n'était pas facile de ramer, seul dans la double embarcation : il me fallait donner un ou deux coups d'aviron à gauche, puis passer dans l'autre kayak et en faire autant à droite, et ainsi de suite. Si j'avais pu séparer les deux bateaux, et pagayer dans l'un en remorquant l'autre, je m'en serais tiré plus facilement. Mais je n'osais l'essayer : je serais devenu raide avant la fin. Ramer dur était le seul moyen de conserver le peu qui me restait de chaleur. Le froid m'avait ôté toute sensation ; pourtant, lorsque venaient les bouffées de vent, il me semblait qu'elles me transperçaient. Dans ma

mince chemise de laine mouillée tout mon corps tremblait : mes dents claquaient ; j'étais transi.

"J'aperçus tout à coup, près de l'avant, deux petits guillemots. Avoir des guillemots pour souper était trop tentant — nous étions menacés de la famine : — je saisis mon fusil et je les tuai d'un coup. Johansen m'a dit, plus tard, avoir tressailli à la détonation : il avait cru à un accident et ne pouvait arriver à comprendre ce que je faisais ; puis, quand il m'avait vu ramasser deux oiseaux, il avait pensé que j'étais devenu fou.

"Finalement, j'arrivai au bord. J'étais harassé et je ne pus qu'à grand'peine me traîner à terre. Tandis que je grelottais et que je chancelais, Johansen me retira mes effets mouillés et me revêtit de tout ce que nous avions de sec en réserve. Puis il étendit sur la glace le lit-sac, dans lequel je me fourrai, et il me recouvrit des voiles et de tout ce qu'il put trouver pour me garantir de l'air froid. Longtemps je tremblai ; puis, peu à peu, la chaleur me revint. Seuls, mes pieds, qui avaient séjourné dans l'eau à peu près nus, restèrent durant plusieurs heures semblables à des glaçons par la rigidité et l'insensibilité. Pendant que Johansen dressait la tente et préparait le repas, je m'endormis. Quand je me réveillai, le souper était prêt et mijotait sur le feu. Du fin gibier à plume et de la soupe chaude effacèrent bientôt les dernières traces de ma natation forcée."

Les jours suivants, Nansen et Johansen firent voile à travers une mer où pullulaient les morse. Ceux qui étaient réunis par bandes plus ou moins nombreuses ne témoignèrent à l'égard des deux navigateurs que d'une curiosité à peine gênante. Une seule fois ils furent attaqués, et ce fut par un solitaire qui se jeta à l'improviste sur le kayak de Nansen, essayant de le renverser et de le déchirer avec ses défenses. Tout en s'efforçant de conserver son équilibre, Nansen asséna sur la tête de l'animal un violent coup de pagaie. Le morse plongea, puis revint à la charge, et disparut définitivement au moment même où Nansen prenait son fusil.

Déjà celui-ci se félicitait de l'heureuse issue de cette aventure, quand

il sentit que ses jambes étaient mouillées. Le morse avait réussi à faire un trou dans la coque du kayak, qui se remplissait rapidement. Il eût coulé en quelques instants si les deux hommes n'étaient parvenus à le traîner sur la glace. "Tout ce que je possédais, dit Nansen, nagait à l'intérieur de l'embarcation. Le plus grave était que l'eau avait pénétré dans l'appareil photographique et que nos précieux clichés étaient peut-être perdus."

C'était la dernière épreuve. Dès le lendemain, Nansen et Johansen trente-cinq mois après le départ du *Fram* de Vardø, quinze mois après avoir quitté le *Fram*, allaient se retrouver inopinément au milieu de leurs semblables.

## LA RENCONTRE DE NANSEN ET DE JACKSON

"Mardi, 23 juin — Est-ce que je dors ? Est-ce que je rêve ? Suis-je entouré de réalités ou bien de visions ?... Il y a quelques jours, des morse nous attaquaient ; il nous fallait nager dans de l'eau

glacée pour nos vies ; nous menions une existence de sauvages, et nous avions en perspective un long voyage encore, sur la glace ou sur les flots, à travers des régions inconnues... aujourd'hui nous sommes entourés de tout le luxe et de tout le bien être que la civilisation peut procurer ; nous avons à profusion de l'eau, du savon, des serviettes, des vêtements de laine doux et propres, des livres, tous les objets de nos vains desirs pendant tant de mois !

"...Il était plus de midi, le 17 juin, quand je sortis de la tente pour préparer le déjeuner. J'étais allé jusqu'au bord de la glace chercher de l'eau salée, j'avais allumé le feu, j'avais découpé la viande et je l'avais mise dans la marmite, enfin j'avais déjà retiré une de mes bottes pour me renfoncer dans le sac, quand je m'aperçus que la brume s'était un peu dissipée. Je jugeai que c'était l'occasion d'examiner les alentours, je remis ma botte et je montai sur un hummock. Une douce brise soufflait de la terre, apportant avec elle le bruit confus des chants d'une centaine d'oiseaux.

"Mes regards suivaient la ligne du rivage ; je contemplais ces falaises noires, ces glaciers, et je me disais qu'aucun œil humain ne les avait vus, qu'aucun pied humain ne les avait foulés... Soudain un son frappa mon oreille, si semblable à l'aboi d'un chien que je tressaillis.

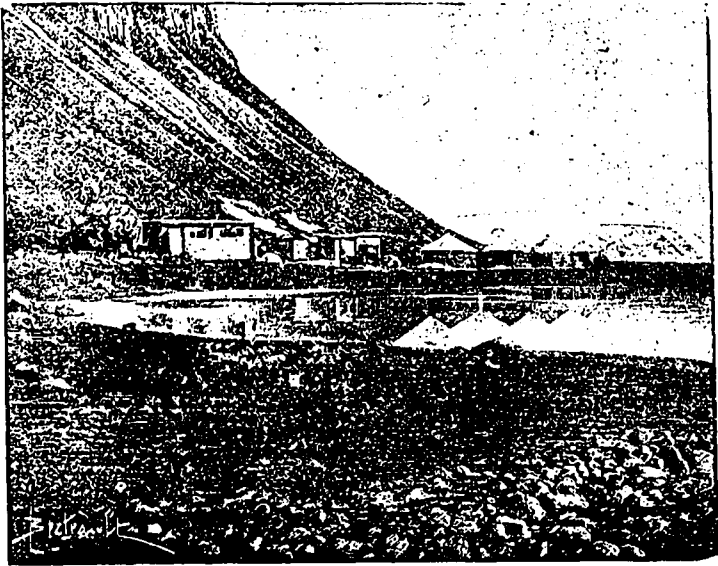
"Ce furent seulement deux aboiements, mais cela ne pouvait pas être autre chose. Je tendis l'oreille. D'abord je n'entendis plus rien que le babillage des oiseaux. Je commençais à croire qu'après tout j'avais dû me tromper, lorsque les aboiements recommencèrent. D'abord de simples abois, puis un véritable hurlement. Il n'y avait plus de place pour le doute.

"A ce moment, je me souvins d'avoir entendu la veille deux détonations qui avaient résonné comme des coups de feu, mais que j'avais attribuées à des contractions de la glace.



RENCONTRE DE NANSEN ET DE JACKSON.

“Je criai à Johansen que j'avais entendu des chiens aboyer au loin, du côté de la terre. Johansen surgit du sac où il était endormi et se précipita hors de la tente. “Des chiens !” Sans comprendre, il alla prêter l'oreille à son tour, tandis que j'activais les préparatifs du déjeuner...”



LA STATION JACKSON AU CAP FLORA

Johansen revint bientôt, persuadé que son chef avait été le jouet d'une hallucination de l'ouïe. Mais la conviction de Nansen était faite. Il ajouta au repas tout ce qui restait de la provision de farine de maïs, persuadé que le soir même ils auraient autant d'aliments farineux qu'ils pourraient en désirer... “Si c'était l'expédition anglaise à la terre François-Joseph, expédition qui se préparait lors de notre départ, que ferions-nous ? “Oh ! disait Johansen, nous passerons avec eux un jour ou deux et puis nous nous remettons en route pour le Spitzberg. Autrement il se passerait trop longtemps avant que nous rentrions chez nous.” Le déjeuner avalé, tandis que j'allais à la découverte, Johansen resta pour veiller sur les kayaks. J'avais pris mes ski, la lunette et un fusil. Avant de partir, j'avais de nouveau gravi le hummock afin d'écouter encore et de reconnaître un chemin à travers la surface tourmentée de la glace. Mais, comme je n'entendis plus rien qui ressemblât à des aboiements, le doute m'envahit de nouveau.”

Pourtant voici des empreintes fraîches trop grandes pour être celles d'un renard. Il est difficile de croire qu'un chien soit venu si près du campement et n'ait pas aboyé. Un loup, peut-être ? L'esprit de Nansen est plein d'étranges pensées contradictoires, balancé entre le doute et la certitude... Enfin, c'est la certitude qui triomphe : cette fois c'est bien un chien qui aboie ! Et des empreintes de chiens apparaissent de tous côtés dans la neige, mêlées à des pistes de renards qui s'en distinguent facilement.

Le chemin est long pour atteindre la terre. Plusieurs fois encore Nansen passe par les mêmes alternatives d'espoir et de doute. Il raisonne, il calcule... “S'il y a quelqu'un ici, nous ne sommes donc pas sur la terre Gillis ou sur quelque autre rivage nouveau, comme nous l'avons cru tout l'hiver, — mais bien au sud de la terre François-Joseph...”

“C'était dans ce tumulte de pensées que je m'acheminai vers la terre, à travers les hummocks et les aspérités. Tout à coup, je crus entendre le son d'une voix humaine, une étrange voix, la première depuis trois ans. Mon cœur battit, le sang afflua à mon cerveau ; j'escaladai un glaçon et j'appelai à pleins poumons. Cette voix humaine, dans le désert de glace, c'était ma patrie, mon foyer ; c'était le retour auprès de celle qui m'y attend : je ne voyais rien que cela, tandis que je courais à travers les amoncellements et les entassements de glaçons.

“Bientôt j'entendis un autre cri et je vis une forme noire qui se mouvait au loin parmi les hummocks. C'était un homme.

“Était-ce Jackson ou un de ses compagnons, ou bien un compatriote ? Nous avançâmes rapidement l'un vers l'autre. J'agitai mon chapeau, il agita le sien. Je l'entendis parler au chien et j'écoutai. C'était un Anglais ; quand je fus plus près, je crus reconnaître M. Jackson, que je me rappelais avoir vu une fois.

“Je saluai ; nous nous tendîmes la main avec un cordial : “Comment allez-vous ?” Au dessus de nous, un toit de brouillard ; sous nos pieds, la banquise raboteuse ; à l'arrière-plan, un semblant de terre enfouie sous la glace et dans la brume. D'un côté, l'Européen civilisé, en complet anglais à carreaux, chaussé de hautes bottes imperméables en caoutchouc, bien rasé, bien bichonné, exhalant un parfum de savon odorant ; — et en face de lui l'homme sauvage, vêtu d'immondes guenilles, noir d'huile et de suie, les cheveux incultes, la barbe hirsute, avec un visage dont la blondour naturelle avait disparu sous une couche épaisse de crasse.

“— Je suis extrêmement heureux de vous voir, me dit Jackson.

“— Je vous remercie, moi de même.

“— Avez-vous un navire ici ?

“— Non, mon navire n'est pas ici.

“— Combien êtes-vous ?

“— J'ai un seul compagnon au bord de la glace.

“Tout en parlant, nous avions commencé à nous diriger vers la terre.

Je supposais qu'il m'avait reconnu, ou du moins qu'il avait deviné qui j'étais, ne pensant pas qu'un homme totalement étranger et de mon apparence inquiétante pût être reçu si cordialement. Soudain il s'arrêta, me regarda bien en face et dit :

“— Ne seriez-vous pas Nansen ?

“— Oui, je suis Nansen.

“— Par Jupiter ! Je suis heureux de vous voir.

“Et il me saisit la main qu'il secoua de nouveau, tandis que tout son visage n'était qu'un sourire de bienvenue et que la joie de cette rencontre imprévue rayonnait dans ses yeux noirs.

“— D'où arrivez-vous ? me demanda-t-il.

“J'ai quitté le *Fram* par 84° latitude nord, après avoir dérivé pendant deux ans. J'ai atteint 86° 15'. Là, nous dûmes rebrousser chemin dans la direction de la terre François-Joseph. Mais nous avons été obligés d'hiverner et actuellement nous nous dirigeons vers le Spitzberg.

“— Je vous félicite de tout mon cœur. Vous avez fait là une belle excursion et j'ai une joie du diable à être le premier à vous féliciter.

“Il me serra encore la main et me dit à la fois qu'il avait abondance de chambres pour nous, et qu'il attendait son navire d'un jour à l'autre.

“Dès que je pus placer un mot, je demandai à M. Jackson comment on se portait chez moi. Il y avait deux ans qu'il avait quitté l'Europe, et à ce moment, me dit-il, ma femme et mon enfant étaient en parfaite santé. De la Norvège et de la politique norvégienne il ne savait rien, et j'en conclus que tout allait bien de ce côté...”

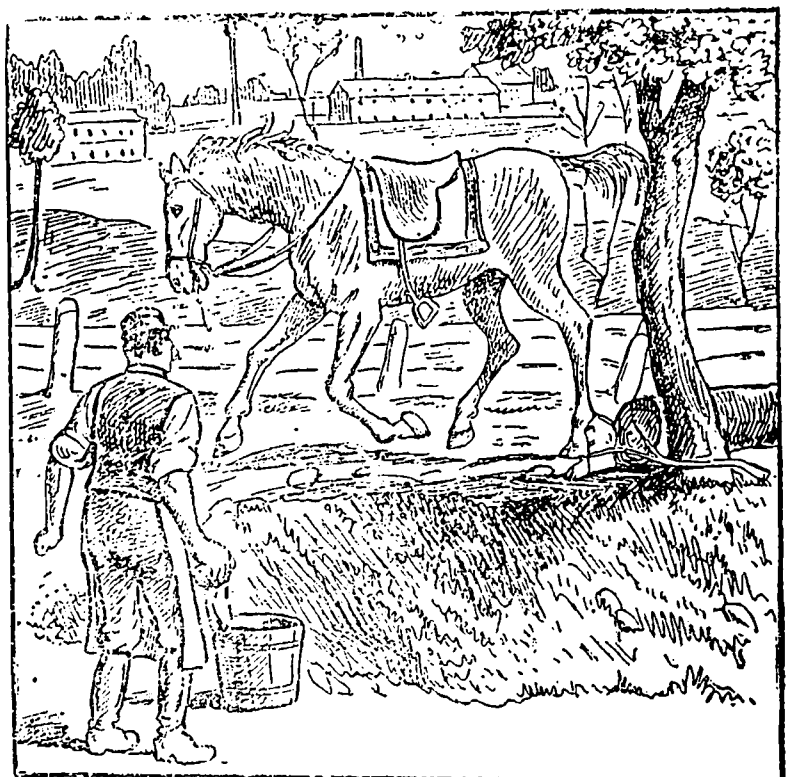
Après avoir tiré chacun deux coups de fusil pour avertir Johansen et le faire patienter, Nansen et Jackson se dirigèrent vers le campement de ce dernier, une station d'aspect avenant, installée au pied d'une falaise. Le personnel de l'expédition anglaise s'était porté au devant de son chef dès qu'il l'avait aperçu en compagnie d'un étranger, et des acclamations accueillirent le nom de Nansen et la nouvelle qu'il avait dépassé de près de 15 minutes le 86° degré de latitude.

Jackson avait des lettres pour Nansen ; elles lui avaient été confiées au moment de son départ et, les deux derniers printemps, dans ses voyages vers le nord, il les avait emportées avec lui, dans l'espoir de la rencontre qui venait d'avoir lieu. Au mois de mars précédent, Jackson était parvenu très près de la côte où hivernaient les Norvégiens : si une vaste étendue d'eau libre ne l'avait arrêté, peut-être eût-il à ce moment découvert la lutte des deux voyageurs... Le monde arctique est petit.

Les premières paroles de Nansen avaient laissé supposer à Jackson que le *Fram* avait été détruit et que les deux hôtes qui lui arrivaient étaient les seuls survivants de l'équipage. L'explorateur anglais n'osait plus absorder ce sujet, et il avait recommandé à ses hommes de ne pas poser à Nansen de questions. Quand il reconnut sa méprise, ce fut pour lui et pour tous un véritable soulagement.

La station de Jackson au cap Flora se composait d'une maison basse, construite en madriers superposés horizontalement, à la mode russe, d'une étable et de tentes... “C'était, dit Nansen, un nid chaud et confortable dans ce milieu désolé. Le plafond et les murs étaient tendus de drap vert. Sur les murs étaient accrochées des photographies, des gravures ; des tablettes supportaient des livres, des instruments. Au milieu de la chambre brûlait un feu de charbon hospitalier. Un singulier état d'esprit s'empara de moi quand je m'assis sur une chaise commode dans toute cette ambiance de bien-être. Responsabilités, inquiétudes qui pendant trois ans avaient pesé sur moi venaient d'être chassées d'un seul coup. J'étais dans un port sûr ; mon devoir était accompli, ma tâche terminée ; je n'avais plus qu'à me reposer et à attendre...” (A suivre)

## DEVINETTE



— Voilà le cheval qui revient tout seul ! Qu'est donc devenu Monsieur ?

ANTICIPATION vs. RÉALISATION



AVANT

Monsieur. — Je te dis, ma chère, qu'il n'y a plus moyen de rester ici. Je vais louer quelque chose à la campagne, au moins les enfants pourront jouer sur l'herbe au lieu d'être toujours renfermés dans une chambre.

Chronique Théâtrale

EXPOSITION PROVINCIALE

Mardi, la Société d'Exposition de Montréal conviait la presse à visiter les terrains de l'Exposition et à s'assurer que rien n'avait été négligé pour l'ouverture de ces assises de l'industrie et de l'agriculture, fixée au 19 courant.

Chacun sait combien le magnifique cadre des terrains appartenant à la Société se prête à semblable solennité, et nul doute qu'avec l'aide du public, l'Exposition de 1897 ne le cède en rien à ses devancières.

Les bâtiments sont prêts, les emplacements soigneusement désignés et les exposants peuvent, au jour fixé, se transporter dans l'enceinte de l'Exposition.

En cette saison, il est à espérer que le temps sera favorable et permettra au public de s'y porter en foule.

Les prix sont nombreux, et les engagements, pour les diverses classes, très satisfaisants; la partie attractive n'a pas été négligée non plus et les deux pistes que possède l'Exposition verront des numéros tout exceptionnels. A citer: les ballons montés par les aéronautes Stevens et Lestrangé, dans une course de championnat extrêmement émouvante; le Musée Beullac, où les cérémonies du Jubilé seront reconstituées avec des figures de cire; le cinématographe, qui fera défiler sous nos yeux toutes les magnificences dont Londres a été le théâtre lors des noces de diamant de S. M. la reine.

Au public à présent de patronner, par sa présence, l'Exposition Provinciale de 1897.

PARC SOHMER

Si la semaine dernière a été extrêmement brillante pour le parc, celle qui commence ne le sera pas moins et on nous annonce des attractions hors ligne. Il faut avouer que cette saison, les directeurs se sont surpassés et qu'on a rarement vu, tant à Montréal que dans n'importe quel établissement du continent, semblables attractions réunies sur un programme. Tout cela nous démontre le soin que prennent ces amuseurs qui s'appellent Lavigne et Lajoie, de varier les plaisirs de leur public. Il est juste de dire qu'ils en sont récompensés par l'affluence qui se porte, chaque jour et chaque soir, à notre charmant parc d'amusements où tout est réuni pour constituer le plus parfait lieu de plaisirs qui se puisse imaginer.

Le Théâtre Royal ouvrira ses portes le 23 août, et N. S. Wood sera à

l'affiche pour la première semaine de représentation avec changement de programme chaque semaine, le burlesque étant le genre prédominant. L'établissement subit actuellement des réparations et l'on y fait poser des tapis neufs. Les décorations se font sous la direction de M. W. P. Scott, et on annonce qu'il fera donner une bien meilleure apparence à ce populaire lieu d'amusements.

Le Queen's ouvrira à la même date avec Henrick Hudson, la comédie burlesque écrite pour Corinne. Il y aura 50 personnages dans cette représentation et l'on a pris un soin particulier pour faire de ce théâtre un établissement de récréation pour les familles; les pièces ont été choisies avec cet objet en vue. L'opéra et comédie seront les genres prédominants. Les prix seront tout à fait populaires.

PALLADIO.

CHOSSES ET AUTRES

POUR LES GOURMETS

Voici que le melon — le frais et savoureux melon — fait son apparition sur nos tables.

Comment et à quel moment convient-il de le manger?... Il n'y a guère, nous rappelle le *Gaulois*, qu'en France où on le mange comme hors-d'œuvre, entre le potage et les entrées. Les Espagnols, les Italiens, les Orientaux, qui en font une consommation prodigieuse, le savourent au dessert, nature ou saupoudré de sucre. L'usage de l'assaisonner de sel et de poivre leur paraît le plus impertinent du monde.

— C'est, nous disait un jeune Turc fort gourmand, comme si vous mettiez du sel sur une pêche.

Cette réflexion est assez logique, mais la logique n'a rien à voir avec le sens guttural.

Les Français resteront toujours fidèles à la coutume de manger le melon, en hors-d'œuvre, et de l'arroser d'un bon verre de bourgogne pour combattre sa "froideur". Les méridionaux en usent de même avec les figues dont ils accompagnent le bœuf bouilli.

*Et ce n'est pas déjà, pardieu, si méprisable!*

Il faut ajouter que le melon joue un grand rôle dans l'histoire de la

gastronomie. Le duc de Mayenne, qui était gourmand comme une chatte, perdit une bataille parce qu'il ne voulait pas abandonner un cantaloup des plus délicieux.

Bernardin de Saint-Pierre regardait le melon comme le roi des fruits. Il prétendait que la nature l'a divisé en côtes pour que l'on puisse s'en régaler en famille.

X...



APRÈS

Monsieur. — Faites attention que si je vous trouve encore une fois sur le gazon, je vous punirai d'importance. Comment voulez-vous que l'herbe pousse si vous marchez toujours dessus?

lière. Le dessert absorbé et un bon cigare entre les lèvres, il se lève et va pour sortir.

— Mr n'a pas payé sa note, hurle le garçon, apportant la susdite sur un plateau!

— Mais, il y sur votre devanture: Diner gratis, demain!

— Certainement, monsieur, demain, mais pas aujourd'hui.

— Qu'a cela ne tienne, dit le tramp, je paierai demain. Et il sortit, majestueusement. Si majestueusement que le garçon ébahi le laissa aller.

UN DE TROP

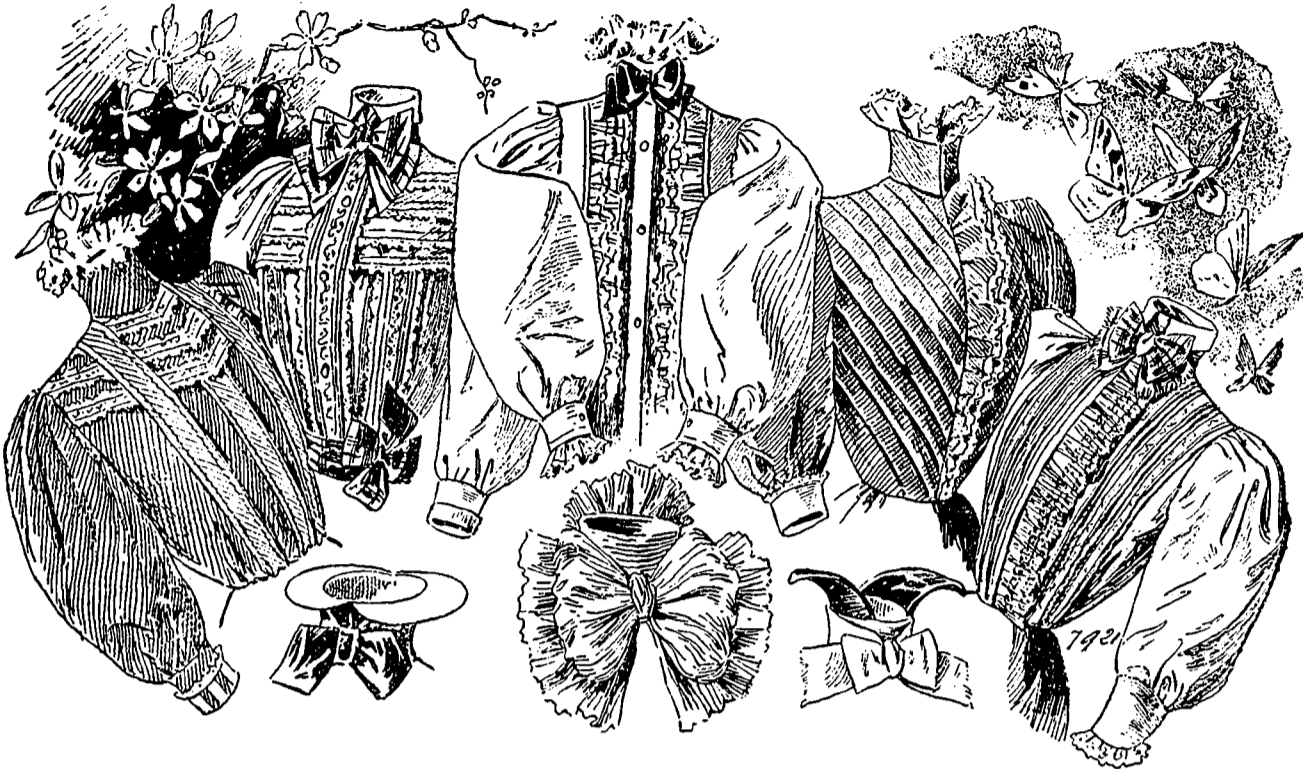
*Bouleau.* — Taupin vient de se marier.

*Rouleau.* — Bah! et avec qui?

*Bouleau.* — Avec une jeune fille charmante, instruite et qui connaît au moins six langues.

*Rouleau.* — Pauvre Taupin! J'ai vraiment pitié de lui. Ma femme à moi ne connaît qu'une seule langue et je trouve que c'est une de trop.

## MODES PARISIENNES



GROUPE DE CORSAGES ET DE COLS. — 10 CORSAGE-BLOUSE en soie glacée rose à fines lignes blanches garni entre-deux dentelle et plis. Manches à poignet, col garni dentelle. *Matér.* : 5½ verges de soie, 2½ d'entre-deux, 2½ de dentelle. — 20 CORSAGE CÉLINE en batiste rose, dentelle et entre-deux. Devants francs ornés d'entre-deux et de Valenciennes, montés sur empiècement carré plissé et garni de dentelle. Manches à poignet avec parement lingerie, col lingerie en toile, cravate et ceinture en ruban cossais. *Matér.* : 3½ verges de batiste, 1½ verge d'entre-deux, 9 verges de dentelle, 3½ verges de ruban. — 30 CORSAGE CAMILLE en linon ciel. Devants boutonnés au milieu, garnis de deux rangs de petit plissé garni de dentelle. Manches à poignet, col droit garni d'un plissé et de dentelle. *Matér.* : 2½ verges de linon, 11 verges de petite Valenciennes. — 40 CORSAGE LUCILE en taffetas rayé rose deux tons. Devants plissés en travers, fermés au milieu par une sous-patte dissimulée par deux petits volants bordés de Valenciennes, col droit avec ruche, manches à revers. *Matér.* : 5½ verges de soie, 3 verges de dentelle. — 50 CORSAGE IRMIE en linon écru. Devants à plis lingerie alternés d'entre-deux, garnis de petit plissé orné d'entre-deux et de dentelle. Manches à poignet garni de dentelle, col lingerie, cravate de soie écossaise. *Matér.* : 2½ verges de linon, 4½ de dentelle, 2½ verges d'entre-deux, 1½ verge ruban. — 60 COL ASSIETTE en lingerie et cravate de satin noir. — 70 CRAVATE en mousseline de soie plissée. — 80 COL EN RUBAN avec pointes de velours.

## LE CINQUANTAIRE DE NEW BEDFORD

Les Canadiens de New Bedford se préparent à célébrer le cinquantenaire de l'incorporation de la ville.

New Bedford est l'une des colonies canadiennes les plus importantes de la Nouvelle Angleterre.

En effet, plus de 18,000 Canadiens, c'est-à-dire le douzième de la population entière, habitent cette charmante ville et ce développement ne date quo de 1850.

C'est de 1879 à 1889 que les immigrants Canadiens-français affluèrent de toutes les parties de la province de Québec et nul autre centre canadien n'est, aujourd'hui, mieux organisé que celui-là. Citons parmi ceux de nos compatriotes ayant réussi à prendre le premier rang dans la société de New Bedford, des médecins, avocats, juges de paix, entrepreneurs divers; des marchands, des constructeurs, des industriels en tous genres, tous exerçant une bonne influence sur la marche générale des affaires et même à la Chambre de commerce.

Des Canadiens figurent également dans le conseil de ville et ils ont actuellement trois églises et trois écoles paroissiales, donnant une éducation chrétienne à près de 1,200 enfants.

C'est en octobre, les 10, 11, 12, 13 et 14 qu'auront lieu les fêtes de la célébration à laquelle les Canadiens des Etats-Unis attachent une grande importance.

Nos vœux les plus sincères à ces compatriotes et qu'ils maintiennent là-bas, les usages et la langue de leur terre natale.

## PAS LA MÊME

*Le monsieur charitable.* — Comment, vous me demandez la semaine dernière de l'argent pour faire enterrer votre femme, et aujourd'hui vous me dites qu'elle se meurt de faim.

*Le mendiant.* — Mais, monsieur, c'est une nouvelle que j'ai pris.

## CONTE ARABE

Djeha revint du marché ce matin-là et remit à sa femme trois livres de viande en lui disant : J'aurai ce soir quelques invités, tu nous prépareras le repas et tu apprêteras cette viande à ta guise.

A peine fut-il sorti que la ménagère réunit ses voisines et après un conciliabule assez long, dont la viande fut le sujet, on convint de l'apprêter de suite et de la manger.

Le soir, Djeha arriva en compagnie de ses amis et après que chacun eut pris place autour d'une petite table ronde, il interpella son épouse.

— Zohra, apporte-nous le repas.

Zohra aussitôt prit un air penaud et s'excusa en disant que le chat avait mangé la viande pendant qu'elle surveillait la cuisson d'un autre plat.

— Comment se fait-il qu'un chat puisse manger trois livres de viande, dit Djeha en colère ? Cela est étrange et je vais m'assurer du fait.

Il attira le chat à l'aide d'un peu de miel et se fit apporter une balance. Il se trouva que le chat pesait exactement trois livres.

Djeha sourit et s'adressant à sa femme :

— Si c'est un chat, où est la viande ? et si c'est la viande, où est le chat ?

Si le repas fut maigre ce soir-là, l'hilarité tint lieu de plat de résistance.

AZOUZ.

## NOS AMIES

*Mlle l'aitpeur.* — Tiens, Estelle, pour le bal costumé de lundi, je vais me déguiser en sœur de Cendrillon, tu sais, la laide ; avec un masque ça sera très drôle.

*L'amie.* — Pourquoi un masque ?

## DEUX PHÉNOMÈNES

*Le buraliste.* — Vous dites que ces enfants ont droit à moitié place ! Quel âge ont-ils donc ?

*La mère.* — Seulement six ans, monsieur.

*Le buraliste.* — Tous les deux ?

*La mère.* — Oui, ils sont jumeaux, les chéris.

*Le buraliste (mielleusement).* — Deux jolis enfants, madame. Où sont-ils nés ?

*La mère (avec orgueil).* — Celui-ci à Ottawa, et l'autre à Montréal.

## UN VRAI THÉÂTRE D'ÉTÉ

Mettre une toile de fond représentant une plage et arroser les spectateurs de manière à leur donner l'illusion des bains de mer et tout ça pour 10 centimes.

## LACHETÉ DES HOMMES

*Mlle Antique.* — Que les hommes sont donc lâches ! Me voici bientôt rendue à quarante ans et pas un seul n'a eu le courage de me demander en mariage.

## DEVINETTE



— Il était là qui fendait du bois, il n'y a qu'une minute ! Qu'est-il donc devenu ?





## Après avoir suivi

un régime aux Pilules d'Ayer, le système s'est rétabli et on commence à s'apercevoir que cela vaut la peine de vivre. Celui qui, petit à petit, est devenu la proie de la constipation ne se rend pas compte de la difficulté qu'il a à surmonter avant d'avoir enlevé le fardeau qui l'accable. C'est alors que la montagne devient un monticule, l'air morose qu'il avait fait place à un visage souriant, il est redevenu un homme heureux. Si la vie ne vous sourit pas, vous pourrez l'envisager sous un autre aspect après avoir pris

## Les Pilules Cathartiques d'Ayer.

Le patron, à un nouvel employé.— Le caissier vous a-t-il dit ce que vous aviez à faire l'après midi ?

L'employé.—Oui, monsieur. Je dois le réveiller quand je vous vois venir.

\*\*

Place Saint-Venant :

—Ayez pitié d'un pauvre aveugle chargé de famille.

—Combien avez-vous d'enfants ? demanda une jeune femme émue.

—Je ne peux pas vous dire, Madame, je n'y vois pas.

\*\*

Déshiquetage féminin :

—Elle est jolie...

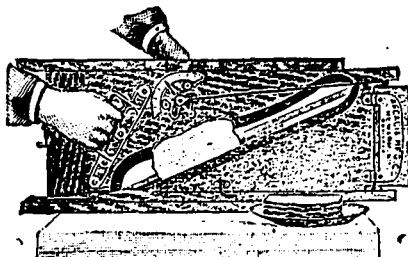
—De beaux yeux...

—Le nez coquet...

—Les lèvres bien dessinées...

—Et les dents...

—Où ! les dents... Elle a des dents... comme un enfant qui vient de naître !



**TRANCHE-PAIN** pour Hôtels, Restaurants, Clubs, etc...

**RASOIRS** Les Rasoirs "L. J. A. Surveyer" sont garantis donner satisfaction ; le plus bel assortiment de...

**COUPELLERIE** importée directement des manufacturiers et pour cette raison à prix très raisonnables chez...

**L. J. A. SURVEYER, Quincaillier**

6 Rue St-Laurent.

## Une Recette par Semaine

COPIE DE BRODERIE

Il paraît qu'on peut prendre la copie d'une broderie par un procédé bien simple que voici. On pose la broderie sur une surface plane, on la recouvre d'une feuille de papier écolier et l'on frotte rapidement ce papier avec le manche d'une cuiller en étain. On obtient un décalque très net par l'étain qui est demeuré sur les parties en relief ; on peut ensuite reporter sur une étoffe suivant le procédé bien connu du papier bleu spécial.

## LE GATEAU DES ROIS

Le cardinal Fleury, âgé de quatre-vingt-dix ans, s'étant plaint en présence de son valet de chambre qu'il était trop âgé, qu'il ne vivait plus que par la pitié ou par l'oubli de la mort, qu'il ferait sans aucun doute très prochainement le grand voyage de l'éternité, etc., ce malin serviteur, qui remplissait chez le cardinal les fonctions de factotum, usa, pour lui plaire, d'un stratagème aussi galant qu'original. Il fit prier à dîner chez son Eminence, pour le jour des Rois, les onze personnes suivantes : le comte de Beau pré, l'abbé d'Enneville, le comte de Gensac, le marquis de Nogaret, la princesse de Montbarey, la marquise de Flavacourt, la marquise de la Faye, la comtesse de Combreux, le comte de Saint-Mesme, la marquise du Coudray et la marquise d'Anglure.

Quand il s'agit de tirer le gâteau des rois :

—C'est au plus jeune qu'en revient l'honneur, dit avec tristesse le cardinal Fleury. Avec mes quatre-vingt-dix ans, je ne puis prétendre qu'aux honneurs du patriarcat.

L'intendant de l'Eminence rayonnait.

—Mais pardonnez, Monseigneur, dit sa voisine de droite, la princesse de Montbarey, je suis née le 15 janvier 1651, et j'ai par conséquent deux ans de plus que Votre Eminence.

—Que dites-vous là, princesse ?

—Rien que la pure vérité.

—Moi, dit à son tour l'autre voisine du cardinal, je n'y mets plus de coquetterie, et j'avoue tout simplement mes quatre-vingt-onze ans.

—Vous avez dit quatre-vingt-onze ans ! s'écria le cardinal stupéfait.

—Oui, Monseigneur : 3 mai 1652 ! répondit la marquise de Flavacourt.

—Je suis votre aîné d'un mois, marquise, dit le comte de Beau pré : 3 avril 1652.

—Et moi d'un an, dit le bon abbé d'Enneville : 27 juin 1651.

—Et moi, dit en chevrotant une petite vieillotte toute ridée, il y a soixante-deux ans que je suis veuve de M. le marquis d'Anglure, et quand j'eus le malheur de le perdre, il y en avait trente-quatre que Dieu m'avait mise au monde.

—62 et 34 font 96 ! lui dit le cardinal ébahi ; quoi ! marquise, vous avez quatre-vingt-seize ans ?

— Hélas !... répondit simplement Mme d'Anglure.

Le comte de Gensac avait 94 ans ; le marquis de Nogaret, 95 ; le marquis de la Faye, 96 ; le comte de Saint-Mesme et la comtesse de Combreux, 97.

—Comment ! comment ! s'écria l'Eminence au comble de la stupéfaction, c'est moi qui dois tirer le gâteau, comme étant le plus jeune !

Toutes ces voix de vieillards et de

vieillottes firent entendre un chœur de rires cassés et stridents.

—Est-ce hasard ou gageure ? demanda tout haut l'ancien évêque de Fréjus.

Mais en ce moment il aperçut en face de lui le visage rayonnant de son valet de chambre. Le cardinal comprit, tira le gâteau comme un petit enfant de quatre-vingt-dix ans qu'il était, et fut si enchanté de ce tour plaisant du flatteur que, quelques semaines après, à la mort de l'Eminence Révérendissime, l'autre se trouva fraîchement couché sur le testament du cardinal pour un legs auquel il ne s'attendait guère.

Au restaurant :

—D'où diable peut sortir une voilaille aussi coriace ? demanda Poilopate impatienté

—Peut-être d'un œuf dur ! répondit timidement Muzodor.

\*\*

—Moi, je ne crains plus les voleurs...

—Comment ça ?

—Je me suis écrit à moi-même six lettres de menace, et j'ai depuis un agent de police nuit et jour devant ma porte.

## CELA DÉPEND DE VOUS

Voulez-vous guérir votre rhume ? Prenez du *Baume Rhumal*, le célèbre spécifique français, le guérisseur par excellence des maladies de poitrine.

Aux dernières manœuvres, le président de la République aperçoit un spectateur en train de braquer sur les troupes une jumelle photographique.

—Que fait donc ce monsieur ? demanda M. Félix Faure à une personne de son entourage.

—Il prend un instantané.

Et le président :

—Je connais cela ; j'ai été un "instant tanneur".

## TRIO DE PROVERBES

Qui vit en paix dort en repos.

x

Mal d'autrui n'est que forge.

x

Qui veut bon navet le sèno en juillet.

SANCHO PANÇA

## DOUBLE COTÉ DES CHOSES



A cette vignette il y a double côté. Double côté aussi à la passion des alcools. L'un est plaisant, l'autre est terrible. C'est contre ce dernier qu'il faut se prémunir de suite en allant voir, soit le Dr Sylvestre, 1240 rue St-Denis, soit Mr J. H. Charles, 513 avenue Laval.

## UN DOS FAIBLE...

Est une affection des plus communes chez la femme. Les irrégularités partielles au sexe sont plus souvent la cause de la faiblesse du dos que tout autre chose. Pour atteindre la source du mal, il faut un traitement interne plutôt qu'externe.

## Les Pilules Rouges ... du Dr Coderre Pour Femmes Pales et Faibles

agissent d'une telle manière sur le système que la patiente s'aperçoit en très peu de temps d'un changement bénéficiaire, indiquée par une sensation de force croissante ; la douleur dans le dos se calme, les yeux reprennent de l'éclat, le teint se ranime et, au lieu d'une invalidité découragée, on a une personne robuste. Ces résultats s'accomplissent toujours.

Si ces pilules ne procurent pas une guérison complète, écrivez-nous. Votre lettre sera référée à notre spécialiste français pour les maladies de la femme, qui répondra à toutes les questions en donnant gratuitement les indications nécessaires sur le traitement à suivre.

Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont en vente partout : 50 cts la boîte, 6 boîtes pour \$2.50, envoyées franco sur réception du prix.

ADRESSEZ :

Cie Chimique Franco-Américaine, Dept. Médical, U. P. 236, Montréal.

La petite fille de notre ami F. entend son père raconter les exploits de Pickmann, le liseur de pensées.

"Il endort les gens dans le jour, dis papa : Comment fait-il ? Il prêche donc..."

LISEZ

## "Le Monde Canadien"

LA GRANDE REVUE HEBDOMADAIRE

12 PAGES, GRAND FORMAT

Publie toutes les semaines

LE PORTRAIT D'UN DE NOS HOMMES D'ETAT CANADIENS, UNE CARICATURE POLITIQUE AINSI QUE PLUSIEURS GRAVURES D'ACTUALITE, 4 PAGES DE FEUILLETON EMOUVANT, NOUVELLES DE TOUS LES PAYS.

Abonnement

POUR LA VILLE ET LA CAMPAGNE

\$1.00 PAR ANNÉE

UNE PIASTRE PAR ANNEE, avec le choix sur une collection de chromo-lithographies, portraits de l'artier, Lafontaine, Morin, Mgr Bruchési et autres sujets. Voir notre annonce de primes dans le numéro du *Monde Canadien* de cette semaine.

Redaction, Administration et Ateliers

No 75 Rue St-Jacques, Montréal

## Les Nombres Cabalistiques

LE NOMBRE 1

GRÈCE

Les Peuples principaux, descendants d'Illien, et leurs Dialectes :

Ioniens, Eoliens, Doriens, Achéens.  
L'Olympiade, période de quatre années.

Les Ecoles de Philosophie avant Socrate.

L'École ionique (Thalès de Milet).  
L'École italique (Pythagore).  
L'École d'Elée ou spiritualiste (Anaxagore de Clazomène).  
L'École sceptique (Gorgias).

Les Ecoles après Socrate :  
L'Académie (Platon).  
Les Péripatéticiens (Aristote).  
Les Epicuriens (Epicure).  
Les Stoiciens (Zénon).

Les Grands Siècles : Périclès, Auguste, Léon X, Louis XIV.

Les Poètes dramatiques du Siècle de Périclès :

Eschyle, Sophocle, Euripide, Aristophane.

La Tétralogie, ou groupe des quatre pièces de théâtre, nécessaires pour concourir aux Jeux olympiques, trois Tragédies formant une trilogie et un Drame satirique.

Le Tétracorde, instrument à quatre cordes, consacré à Mercure, comme le nombre Quatre, suite de quatre sons par laquelle les Grecs divisaient l'étendue générale de leur échelle musicale : *Ut, Ré, Mi, Fa*.

Les Ordres d'Architecture :  
Dorique, Ionique, Corinthien, Composite.

Le Quadrige.  
La Quadrirème.  
Les Fleuves du Tartare :  
Le Styx, le Cocyte, le Phlégéthon et l'Achéron, auxquels il faut ajouter le Léthé, fleuve des Champs-Elysées, ou Fleuve de l'Oubli.

Dieux de premier ordre, Dieux de second ordre, Demi-dieux, Héros.

Les Enfants de Leda :  
Castor, Pollux, Hélène, Clytemnestre.

Les Cyclopes :  
Argès, Brontès, Stéropès, Polyphème.  
Les Nymphes :  
Naiades, Dryades, Néréides, Hamadryades.

Les Lions du char de Cybèle.

ROME

Dieux de Rome : Majeurs, Mineurs, Demi-dieux, Dieux étrangers.

Ordres :  
Sénateurs, Chevaliers, Peuple, Esclaves.

Le Dieu à quatre fronts, un des noms de Janus, désignant les quatre saisons.

Les Fêtes de l'Eglise : Noël, l'Ascension, l'Assomption, la Toussaint.

Les Vertus cardinales : La Prudence, la Justice, la Force, la Tempérance.

Les causes des Péchés :  
Pensées, Paroles, Actions, Omissions.  
Les Quatre-Temps, ou jours de jeûne, les mercredis, vendredis et samedis des semaines qui commencent chacune des quatre saisons.

Le Tétragramme, les quatre lettres mystiques, employées pour exprimer, sans le prononcer, le nom de la Divinité, et connues seulement des initiés : I. A. O. U.

Les quatre lettres : I. N. R. I.

gravées au-dessus du Christ en Croix, et signifiant : *Jesus Nazarenus Rex Judæorum*.—Jésus Nazaréen, roi des Juifs.

Les Docteurs de l'Eglise latine :  
Saint Augustin, Saint Jérôme, Saint Ambroise, Saint Grégoire le Grand.

## LE CHAPITRE DES CHAPEAUX

Voici une anecdote qui vient d'égarer tout récemment Saint-Petersbourg.

Un soir, au théâtre Michel, un spectateur gêné par deux femmes placées devant lui et qui avaient oublié de déposer leurs chapeaux au vestiaire, les pria respectueusement du reste, de réparer cet oubli.

Réponse aigre-douce : aucun règlement n'oblige à quitter les coiffures.

Le monsieur n'insiste pas. Mais il saisit délicatement son chapeau haut de forme, déposé à côté de lui, et se couvre ostensiblement, encore que le rideau soit levé.

Et incontinent les protestations éclatent, les chuts ! se multiplient, discrets, puis impérieux, chapeau ! chapeau ? Vous entendez d'ici.

Les deux femmes croient que ces objurgations s'adressent à elles, elles rougissent, mais n'osent se retourner, et finalement elles enlèvent leur monu-

ment de rubans et de plumes, pendant que le troisième spectateur se retournait gravement, se découvrait et remerciait du geste les auxiliaires dont l'intervention lui avait ouvert la vue de la scène.

## ESCLAVE AFFRANCHI

Au moment de la révolution de 1848, M. Alexandre Dumas avait pour domestique un naturel de Saint-Domingue du plus beau noir.

Le lendemain du jour où le Gouvernement provisoire abolit l'esclavage dans toutes les possessions françaises, l'écrivain reçoit la visite de son nègre.

—Je ne puis plus rester au service de Monsieur, dit le moricaud.

—Eh ! pourquoi cela, je te prie ?

—Parce que le Gouvernement vient de m'affranchir.

—Ah ! très bien. Alors, va t'en.

—Mais Monsieur me doit six années de gages ! s'il voulait me payer...

—Te payer, imbécile ! tu es affranchi, n'est-ce pas ?

—Oui.

—Eh bien ! quand je reçois une lettre affranchie, est-ce que je la paye ?

Tom, abasourdi par la justesse de ce raisonnement, ne demanda plus son compte, et resta au service de son maître.

## Exposition Provinciale

DE MONTREAL

DU 19 AU 28 AOUT 1897

\$17,000 DE PRIX

## Grand Concours d'Animaux

Chevaux, Bestiaux, Moutons, Porcs, Volailles

## PRIX SPECIAUX POUR BESTIAUX CANADIENS

Splendide déploiement d'Horticulture — Instruments agricoles et Produits des Laiteries — Concert, Musique, le jour et le soir — Course en Ballon, pour le championnat du monde, par les professeurs Leo Stevens et Charles Lestrangé, aéronautes — La plus grande série d'attractions spéciales qui se soit jamais vue au Canada — *Un réve de nuit d'été* — "Le pays des fées" durant le jour — La plus étonnante exposition électrique qui se soit donnée au Canada.

Taux réduits sur toutes les lignes de chemin de fer.

Admission, 25c

Terrain ouvert jusqu'à 10 heures du soir.

Pour liste des prix et informations, s'adresser à

S. C. STEVENSON,

Gérant et secrétaire.

Découpé l'annonce suivante :

"Un jeune homme qui fait énormément d'effet désire en souscrire un à chaque tailleur qui lui en livrerait à crédit."

\*\*

La douleur fait la blessure, l'amour-propre y verse le venin... MME DE STAEL.

## ACHETEZ VOS MEUBLES

—AU—

## Magasin "Départemental" Dupuis

Vous y réaliserez certainement une épargne de 20 à 35 p.c.

car ce département n'ayant nécessité aucune augmentation dans le loyer, ni de frais d'administration, nous pouvons vendre meilleur marché que partout ailleurs. Nous avons des

Tables de chambre à coucher pour 40c

Tables de salle à manger, en bois franc solide, avec quatre panneaux, pour . . . . . \$4.50

Lits-corniche, en bois franc, pour . . . . . 3.50

Chaises à bascule, dossier mobile, dossier en chêne, coussins en corderoy de couleurs assorties, pour . . . . . 5.50

Chaises de salle à manger, depuis . . . . . 40c

Meubles de Salon, de Chambre à Coucher, de Salle à Manger, de Passage, etc.  
Assortiment immense.

Une boutique de "rembourrage" et de "réparations" est attachée à ce département. M. L. FOU-

CHER en a la surveillance. Toute commande exécutée avec soin et sous le plus court délai.

## Département des Epiceries

## Et des Ustensiles de Maison

(Se trouve au sous-bassement)

Ces deux départements sont aussi administrés sans augmentation de dépenses, ce qui nous permet de vendre les Epiceries, Conserves alimentaires, etc., les Ustensiles de maison et de cuisine, articles en fer-blanc et en granit exactement aux prix du gros.

Tout acheteur d'épiceries, au montant de 50c, aura droit à 5 lbs de sucre blanc granulé à 3c la livre ; tout acheteur au montant d'une piastre, aura droit à 10 lbs au même prix.

Effets livrés à domicile six fois par jour

## DUPUIS FRERES

Coin des rues Ste-Catherine et St-André

# Ile Grosbois

Tous les jours, le dimanche compris, départ, du quai Jacques-Cartier, du vapeur

"FILGATE"

Capitaine GOULET

10 hr a.m., 2 hr p.m.

Allez respirer l'air pur du flouze et vous promener sous les frais ombrages de l'Ile Grosbois. C'est la plus belle promenade que l'on puisse accomplir par ces temps de chaleur torride.

Prix, aller et retour, 20 centins

Une enseigne de commerçant :  
"Ici, on vend des serviettes en peau, d'avocats."

## Cartes

Envoyez-nous 10 cents et vous recevrez 25 BELLES

CARTES DE VISITE imprimées à votre nom ainsi que nos catalogues et listes de primes et nos échantillons de cartes pour 1897-98. Ecrivez de suite car cette offre est limitée. Adressez :  
W. H. GAGNE, Imprimeur, ST-JUSTIN, Que.

Centre de gravité :  
Qu'est ce qu'il a donc Gustave, à marcher de côté comme ça ?  
— C'est bien simple. Il faisait sa raie au milieu depuis sept ans et son équilibre a été rompu depuis huit jours qu'il la fait sur le côté.

Entre pipelets :  
— Eh bien ! êtes vous content de votre nouvelle loge ?  
— Comme ci comme ça ! Il y a le journal de la cinquième qui rentre toutes les nuits passé trois heures, et les gens du troisième, des poseurs, qui ne m'adressent jamais la parole ! Si de temps en temps je n'ouvrais pas leurs lettres, je ne saurais jamais un mot de leurs affaires.  
— M'en parlez pas, c'est dégoûtant !  
\* \* \*  
— C'est votre quatrième bain ?  
— Oui, le docteur m'a ordonné vingt bains pour la saison et je ne puis rester que cinq jours.

## Mieux que le Bain de Rivière . .

Pas de soleil brûlant ou de vents froids. — Pure eau courante. — Juste la vraie température pour rafraîchir. — Plongeon et nage.

JOURS DES DAMES :

Le Lundi matin et le Mercredi après-midi

## Bains Laurentiens

ANGLE DES RUES CRAIG ET BEAUDRY

AU DESSERT

De ce vin capiteux dont le parfum te [charme,  
Et dont, mon vieux Pitard, tu voudrais [boire un flot,  
Permetts-moi de t'offrir une modeste [larne...  
Ne peux-tu, dit Pitard, m'en offrir un [sanglot ?

ÉVARISTE CARRANCE.

Lu à la porte cochère de l'une de nos anciennes maisons de Paris, cette annonce suggestive :

"Ici on raccommode les pantalons.  
"Le concierge est au fond."

## Dr BERNIER DENTISTE

Informe respectueusement sa clientèle qu'il a transporté ses salons dentaires au  
No 60 RUE ST-DENIS  
à deux portes plus haut que le Jardin Viger.  
PRIX MODÉRÉS

## Casse tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 90



**AVIS.**—Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.

Ont trouvé la solution juste: Mlle Ida Allard, R. Ahern (Montreal), Alfred Bouchard (Lévis, Qué), Mlle S. Laroque (Masson, Qué), Mme Wilfrid Desjardins (Terrebonne, Qué), C. O. S. (Ottawa, Ont), Eulor Guay (Sherbrooke Est, Qué), Elzéard Desrosiers (Brunswick, Me), Albert Beaudet (Haverhill, Mass), P. Légaré (Essex, N.Y.), Louis Laroque (Glens Falls, N.Y.), Mlle Clara Lavoie, Frank Savary Lewiston, Me), Mlle Claudia Tremblay (Lowell, Mass), Mlle Jacques (Manchester, N.H.), Joseph Desjardins, J. M. Dossat, François G. Leclerc (Nouvelle-Orléans, La), A. Robitaille (Windsor, Ont), J. Desnoyers (Wattsfield, Vt), Mlle J. W. Blanchet (Lisbon, Me), Mlle L. A. Pelletier (Fall River, Mass).

Le tirage au sort a fait sortir les noms de Mlle Claudia Tremblay, Mlle Prince (Lowell, Mass), P. Légaré (Essex, N.Y.), Louis Laroque (Glens Falls, N.Y.), J. M. Dossat, 518 Madison (Nouvelle-Orléans, La), A. Robitaille (Windsor, Ont).

Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal ou 50 centins en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

Les personnes appartenant à Montréal, qui ont gagné des primes, sont priées de passer au bureau du SAMEDI.

Nouvelle Manière de Poser les Dentiers sans Palais  
DENTS POSEES SANS PALAIS  
S. A. BROUSSEAU, L. D. S.  
No 7 RUE ST-LAURENT, Montréal

Extrait les Dents sans Douleurs par l'Electricité et fait les Dentiers d'après les procédés les plus nouveaux. Dents posées sans Palais et Couronnes de Dents en Or ou en Porcelaine posées sur de Vieilles Racines.

Deux ivrognes, à l'œil éteint, à la trogne enluminée, sont entrés à la Morgue. Ils contemplant longuement un noyé hideusement décomposé par suite d'un long séjour dans la Seine; puis, l'un d'eux se tournant vers son copain :  
— Tu vois, ma vieille branche !... Voilà où ça conduit... de boire de l'eau !...

## Nouvelle édition du . . . JEU DE POKER

— PRIX, 10 CENTINS —  
La première édition étant épuisée, les éditeurs ont résolu d'en publier une édition populaire, le format, le papier et la reliure restant semblables à ceux de la première édition.  
Adressez : "LE SAMEDI", 516 Rue Craig, MONTREAL.

## NOUVEAUX PRIX

DES

# Bicycles Columbia

LES "STANDARD" DU MONDE ENTIER

COLUMBIA 1897 Le meilleur bicycle existant,	Réduit à	\$90
COLUMBIA 1896 Deuxième après le modèle 1897.	Réduit à	72
HARTFORD 1897 Egal à beaucoup de bicycles.	Réduit à	60
HARTFORD Modèle No 2.	Réduit à	55
HARTFORD Modèle No 1.	Réduit à	50
HARTFORD Modèles No 3 et 4.	Réduit à	37

Rien sur le marché n'approche de la valeur de ces bicycles à leurs anciens prix; que sont-ils donc maintenant ?

POPE MFG CO., HARTFORD, CONN.

Catalogue gratis de n'importe quel agent des "Columbia"; par la maille, pour un timbre de 2 centins.

# L'EXTRAIT ORCHITIQUE CONCENTRÉ

## DU DR FRED. J. DEMERS

Produit des effets non seulement prodigieux, mais presque miraculeux dans les maladies suivantes: Fatigue ou Epuisement Cérébral — chez l'Enfant, comme chez la Femme et l'Homme produit soit par le chagrin, les affaires ou les travaux intellectuels; contre les affections de la Moelle Epinière, Faiblesse Générale, Débilité Nerveuse, Idées Fixes, Scrupule, Fluxus Blancs, Vapeurs, Encrassations, Hystérie, Vertige, Vents, Incontinence d'Urino, Monstruation difficile ou supprimée, Beau Mal.

Ainsi donc, si vous souffrez d'aucune de ces maladies achetez cette Merveilleuse Préparation, qui est une Véritable Nourriture du Système Nerveux, et non moins précieuse aux gens en santé, pour se préserver des maladies, qu'aux malades pour se guérir.

Comme garantie, exigez toujours, sur chaque bouteille, le NOM et la SIGNATURE du l'auteur ou ENCRE ROUGE.

Le prix est de \$1.00 le flacon ou 3 flacons pour \$2.50.

Si votre pharmacien ne l'a pas, adressez-vous au No 1157 Rue St-Laurent, où l'on vous montrera des centaines de certificats de personnes guéries.

### MAISON DU PEUPLE!

## J. A. OUMET

Ci-devant GUILMETTE & OUMET

Le magasin par excellence des...

### Chaussures à Bon Marché

On ne trouve absolument que là les

**SOULIERS D'HOMMES**, en veau et en buff., 75c

Une spécialité de CHAUSSURES DE PREMIERE COMMUNION

Gros et Détail. — Assortiment des plus complets

**No 1107 RUE ONTARIO**

Maison privée: 1105 RUE ONTARIO

### 50 ANS EN USAGE!

**DONNEZ SIROP**  
AUX ENFANTS DU **DR CODERRE**



POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de tous les Malaises causés par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac. oct. 18-94

A la caserne:

— Que faisiez-vous dans le civil?  
— J'étais mercier, je vendais des aiguilles, du fil...  
— Très bien..., vous soignerez les chevaux.

— Pourquoi a-t-on mis Cavaignac à la guerre et Lockroy à la marine?  
— ?...  
— Parce que dans un ministère Bourgeois, il n'y a pas de place pour des militaires.

Fausse dents sans palais. Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux. Dents extraites sans douleur par l'électricité et par Anesthésie locale, chez

AVANT APRES  
**J. G. A. GENDREAU, DENTISTE**  
Heures de consultations: 9 hr a.m. à 6 p.m.  
Tél. Bell 2818 20 Rue St-Laurent

## PHARMACIE DANIEL

1593 Rue Notre-Dame  
Près le Palais de Justice

PRESCRIPTIONS UNE SPÉCIALITÉ

Médecines Brevetées

Françaises, Anglaises, Américaines et Canadiennes  
Parfums et Articles de Toilette, un choix...

Les Dimanches et Fêtes: 9 heures a.m. à 1 heure p.m., et 4 heures à 6 heures p.m.

Tél. des Marchands 451  
Tél. Bell 2269 ED F. G. DANIEL 2118



## RESTAURANT PARISIEN

(LA MAISON BLANCHE)

Table d'Hôte, 25c, de midi à trois heures.  
A la carte jusqu'à minuit. Cuisine bourgeoise.  
COIN DES RUES

**St-Jacques et St-Lambert**

Entrée privée Côte St-Lambert.

Spécialité de Vins Importés.

### GOMME du Dr Adam

Pour le Mal de Dents

En vente partout. - 10 cts

## 30 pour cent

... DE ...

## COMMISSION

Pour la vente des Billets de la

## Société . . .

## Nationale de

## Sculpture . .

à des agents responsables

**GROS LOT \$1,500.00**

**PRIX DU BILLET, 10c**

Tirage tous les Mercredis

104 rue St-Laurent.

## LES

**CIGARES et CIGARETTES**

## Chamberlain

... SONT ...

**FIN DE SIECLE**

ESSAYEZ-LES!

**DIX Cents**

### Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 92



#### INSTRUCTIONS A SUIVRE

Decoupe les pièces teintées en noir; rassemble-les de manière à ce qu'elles forment, par juxtaposition: FEMME D'HIER ET FEMME DE DEMAIN.

Adressez, sous enveloppe fermée avec votre nom et votre adresse, à "Sphinx", journal le SAMEDI

**Avis Important** — Il sera donné en primes aux 5 premières solutions tirées au sort parmi celles justes de ce Casse-Tête, qui nous seront parvenues, au plus tard le jeudi 26 août, à 10 h. du matin, un abonnement de trois mois au journal le SAMEDI ou 50 centimes en argent, au choix des gagnants.



PETIT DUC,

LA FINE CHAMPAGNE,

LA CHAMPAGNE R. V. B.

"Ourling Oigar," fait à la main valant 10c pour 5c.